

Abd-el-Kader Episodes et souvenirs de l'Algérie.

Sidi-Embarek

par M. F. M

Revue de Paris 1844 ; p.95-144

L'un des premiers jours de janvier dernier, il nous arriva de nous mêler à la foule qui, à l'occasion du nouvel an, remplissait les salons de Susse, cet illustre marchand de couleurs qui dispute à Alphonse Giroux le sceptre longtemps incontesté du jouet et de la chinoiserie. Là, nos regards furent dès l'abord attirés par un masque en plâtre dont nous savions la maison Susse en possession depuis peu de jours, et qui, s'il faut le dire, était le principal objet de notre visite à ce temple de la statuette et de la bimbelerie. Ce masque, moulé sur nature, n'était autre que celui du fameux Sidi-Embarek, le principal lieutenant, l'alter ego, le bras droit d'Abd-el-Kader, tué le 11 novembre 1843 au combat de l'Oued Malah, ainsi que l'affirmait un certificat autographe de M. le colonel Daumas, directeur des affaires arabes ; certificat annexé au plâtre sur le socle en velours où on l'avait placé, et assurant que cette empreinte avait été prise, par les soins de M. le docteur Amstein, sur la tête du califat, envoyée à Alger à l'issue du combat par M. le général Tempoure.

Malgré l'affirmation de cette pièce authentique, et soit indifférence profane du public en matière de choses algériennes, soit que le plus grand nombre ignorât peut-être jusqu'au nom de Sidi-Embarek, la foule des curieux et des rares acheteurs passait et repassait devant cette noble tête sans y accorder beaucoup plus d'attention qu'à une pendule-rocaille et à un théâtre d'enfant, entre lesquels elle figurait sur une étagère de bois des îles. Nous n'eûmes garde d'imiter cette superbe insouciance, et nous contemplâmes longtemps, sous l'hémisphère de cristal qui la recouvrait, cette blanche image d'un guerrier justement renommé, dont le vaillant cœur avait cessé de battre, et dont le corps mutilé gisait dans son lit funéraire. C'était, je le répète, une noble tête : le front large, proéminent d'une hauteur prodigieuse, presque démesurée, faisait saillie au-dessus d'un mâle visage, dont l'ovale parfait, ombragé par une barbe peu touffue, encadrait des traits réguliers et harmonieux, un nez fin dont la courbe se reliait par le haut à d'immenses arcades sourciliaires, de fortes lèvres dont l'arc distendu laissait voir une rangée de dents magnifique, et de longues paupières, sur l'une desquelles on remarquait une dépression, produit et indice de l'infirmité caractéristique qui affligeait de son vivant le chef arabe (Sidi-Embarek était borgne). L'une des deux joues, la gauche, était tuméfiée, apparemment par suite de quelque contusion reçue dans le combat où il fut tué. A part ces défauts accidentels, l'ensemble était irréprochable, et la physionomie offrait un caractère saisissant de grandeur et de sérénité. Nulle contusion musculaire n'agitait la face; nulle expression de douleur ou de haine ne brouillait, comme il arrive souvent, la calme majesté des lignes. On voyait que le soldat était mort, non-seulement sans peur, mais sans regret, et son visage presque souriant donnait à croire qu'en tombant, l'héroïque défenseur de la foi avait eu comme une lumineuse et intime perception de la béatitude divine.

— Eh bien ! que pensez-vous de cette tête ? dites-nous à notre ami, M. le docteur Lahaye, grand physiognomoniste et grand phrénologiste, qui depuis dix minutes était absorbé comme nous dans l'examen de ce visage remarquable.

— Belle tête ! répondit le docteur, et, qui plus est, on n'en peut dire : *liaud cerebrum non habet*.

— N'est-il pas vrai ? Que dites-vous de ce développement frontal ?

— Superbe, inouï, imposant ! Si ce front, au lieu de s'amincir et de se déprimer en montant vers la voûte sincipitale, s'élargissait, comme le cerveau colossal du prisonnier de Sainte-Hélène, qu'il

dépasse de beaucoup en hauteur, vous auriez sous les yeux une tête véritablement olympienne. Voyez du reste comme cette voûte qui surplombe donne à l'ensemble un caractère magnifique de grandeur et de commandement! Ici, du reste, l'expression physiologique est en parfaite concordance avec l'indication cranoscopique, et la science de Lavater confirme pleinement celle de Gall qui place, comme vous savez, au vertex les deux organes culminant de domination et de fermeté. '

— Ainsi, vous estimez que cette tête est celle d'un homme supérieur?

— Assurément, si j'en juge du moins par la face et le front, indices significatifs, il est vrai, mais insuffisants pour asseoir une opinion positive. Il est si regrettable que les régions latérales et postérieures, très-importantes pour l'observation et l'interprétation phrénologiques, manquent à cette empreinte si digne d'intérêt et si caractéristique d'ailleurs, ne fût-ce qu'au point de vue de la nationalité du sujet. C'est ainsi que ce front, au lieu de ces deux protubérances, appelées en anatomie bosses frontales, dont les têtes européennes offrent si fréquemment le double relief; c'est ainsi, dis-je, que le front présente une voussure unique, large, régulière, ayant son centre établi sur la ligne médiane. Ce genre de configuration, particulier aux têtes arabes, attribue, pour le dire en passant, aux organes de localité et d'éventualité (mémoire des lieux et des faits) un développement peu commun), tandis que les organes de causalité (recherche des causes), voisins des premiers, sont atténués comparativement.

— Ainsi, reprîmes-nous, pour répondre à votre citation de Phèdre par une de Virgile, on ne saurait dire de celui dont l'empreinte est sous ce cristal :

Felix qui potuit rerum cognoscere causa» !

— En aucune façon ; votre Sidi-Embarek dut être avant tout un homme d'action, exalté, impérieux, né pour le commandement, ainsi que le révèle cette étonnante ascension de l'os frontal ; d'un jugement assez droit, bien que sans doute doué des passions les plus ardentes (si j'avais pu voir le cervelet, je vous en aurais dit davantage; mais à la simple inspection des lèvres et par leur épaisseur, je crois être sûr de mon fait) ; enfin, une très-riche organisation intellectuelle et matérielle, un homme de beaucoup de valeur, mais nullement enclin à la recherche des causes, ou, en d'autres termes, à l'analyse.

— C'est-à-dire, et par un retour naturel des choses d'ici-bas, un homme de foi.

— Cela est probable. Mais êtes-vous sûr que cette tête soit celle de Sidi-Embarek?

— Tout porte à le croire; et d'abord, n'est-elle pas certifiée conforme par l'autographe ci-inclus de M. le colonel Daumas?

— Bon ! dit le docteur, nous savons tous ce que c'est qu'un certificat. Il peut y avoir eu confusion, supposition, que sais je? Abd-el-Kader nie, assure-t-on, la mort de son premier califat.

— Autre pièce de conviction : voyez l'affaissement de la paupière droite ; or Sidi-Embarek était privé d'un œil ; chacun sait cela en Afrique, et les Arabes, ces grands donneurs de sobriquets, ne l'appelaient qu'el aouer (le borgne).

— Fort bien ; mais n'y avait-il, s'il vous plaît, que lui de borgne en Algérie?

Comme nous en étions là de cette discussion conjecturale, entrèrent tout à coup, dans la salle où

nous nous trouvions, trois jeunes Algériens, conduits par M. Bellemare, l'un des secrétaires interprètes de la direction des affaires d'Afrique.

— Voici venir, dis-je au docteur, de toutes les autorités celle qui peut le mieux lever nos doutes.

En effet, l'un des survenants était précisément le frère du défunt califat, le jeune Mahi-Eddin-Ben-Hamlan, fait prisonnier à l'affaire de la Zemalah, interné au fort Sainte-Marguerite, et de là mandé à Paris par le ministre de la guerre pour y être élevé aux frais de l'État.

Ses deux compagnons étaient Ahmed-Ben-Rouïla, fils du principal secrétaire de Sidi-Embarek, enfant de dix ans environ, qui avait fait avec Mahi-Eddin le voyage de Paris, où il devait partager ses études, et Chéril-Ben-Salem, adolescent de quinze ou seize ans, fils du califat de Sabaou (est d'Alger), qui avait récemment déserté la maison de son père, sous prétexte que celui-ci refusait de le marier à une jeune fille, sa cousine, dont il se prétendait épris.

Tous trois venaient d'être placés dans l'institution de M. Demoyencourt, où nombre de jeunes Algériens les avaient précédés, et justifiaient pour la plupart la sollicitude du gouvernement du roi par leur zèle studieux, leurs rapides progrès et leur remarquable aptitude.

Nous nous approchâmes des nouveaux venus, postés en ce moment dans l'attitude de la plus béate stupéfaction devant l'automate joueur de flûte de l'ingénieur M. Stévenard, qui exécutait en leur honneur l'un de ses concertos les plus capricieux et les plus brillants. L'admiration des jeunes gens était à son comble ; mais il s'y mêlait un sentiment de défiance marqué qui se lisait dans leurs traits, et porta même l'un d'eux, Ben-Rouïla, à se baisser précipitamment jusqu'à terre, lorsque le mélodieux flûtiste de bois eut fini, afin de regarder sous la table à horloge si nul être vivant ne s'y était caché, et si ses compagnons et lui n'étaient pas dupes de quelque adroit charlatanisme. Depuis leur arrivée à Paris, et notamment depuis leur entrée dans les magasins de Susse, ils avaient déjà vu tant de Choses surprenantes, inouïes, impossibles, qu'ils en étaient tout étourdis, et, se croyant sans cesse le jouet de quelque mystification, imitaient moralement le procédé de ces honnêtes provinciaux dont la main ne quitte pas les poches, fût-ce au milieu du Carrousel, dans la ferme persuasion où ils sont qu'une armée de filous ne s'occupe du matin au soir que des moyens de leur ravir la tabatière ou le foulard.

Comme le jeune Rouïla se relevait, confus de l'hilarité qu'excitait son air effaré, joint à sa vaine tentative, voici qu'une fort jolie souris grise à ressort, mise soudain en mouvement par l'un des commis, — mille pardons, — des employés de M. Susse, se mit à courir sur le parquet, dans les jambes des trois amis, que l'apparition de ce nouvel et formidable antagoniste acheva de plonger dans un désarroi complet. Tous trois firent un saut de côté en poussant de grandes clameurs; mais bientôt, revenus de leur premier effroi, et se souvenant qu'ils étaient hommes, ils montrèrent bravement le visage à l'ennemi, et nous vîmes même le moment où l'un d'eux (encore le petit Rouïla) allait, nouvel Hamlet, se mettre à la poursuite du quadrupède artificiel en vociférant : A rat! a rat! ou quelque chose d'approchant.

Tandis que l'employé à la souris ramassait le pseudo-rongeur parvenu au terme de sa course, et montrait à l'enfant le mécanisme à l'aide duquel se produisait cette vie d'une demi-minute, le jeune Chéril-Ben-Salem, celui des trois qu'un désespoir amoureux éloignait du toit paternel, contemplait, la bouche béante et d'un œil singulièrement enflammé, une étude de femme nue rappelant, d'assez loin, il est vrai, l'odalisque de M. Ingres. Cette peinture lui retraçait-elle les traits de sa chère cousine? Je ne le crois pas, et je soupçonne fort qu'un sentiment moins platonique animait notre adolescent; car, après une longue pause devant cette image attrayante, je le vis s'approcher de M. Bellemare et l'entendis qui lui disait avec un enthousiasme juvénile passablement divertissant :

— Mon ami, ne me trompe pas : existe-t-il réellement, dans ton pays — ou dans tout autre, — des femmes aussi adorables, aussi belles que celle-ci ?

Et, en parlant ainsi, il lui montrait du doigt la séduisante nudité.

— Sans doute, lui répondit son guide ; il en existe même, je crois, de plus belles.

— En vérité ! cela se peut-il ? Et dis-moi, penses-tu que pour une forte somme, — un million par exemple, — on pourrait se procurer une femme pareille ?

— Certainement, et même pour moins, reprit en souriant M. Bellemare.

— Vraiment ? Oh ! que n'ai-je un million ! s'écria le jeune homme en poussant un long soupir de convoitise. Je le donnerais tout de suite, et avec joie, pour posséder une si divine créature. Oh ! mais, je l'aurai, n'en doute pas, dussé-je retourner pour cela en Algérie, chez mon père même ; je serai riche, je deviendrai califat comme lui, et alors je repasserai en France pour acheter cette merveille des merveilles. Qu'en dis-tu ?

— Parfaitement conçu. Mais ta cousine ?

Le jeune Chéril se mordit les lèvres et ne dit mot ; mais il continua de dévorer du regard la toile enchanteresse dont le peintre eût été bien fier s'il eût pu entendre comme nous cette royale mise à prix. Après tout, une femme hydropique a bien été évaluée un million (celle de Gérard Dow) : pourquoi donc une femme en santé, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la forme et de la beauté, n'obtiendrait-elle pas aussi les honneurs de cette folle enchère ?

Cependant M. Bellemare s'était approché du rayon où gisait le masque de Sidi-Embarek, et, s'adressant au frère du califat :

— Regarde, lui dit-il ; cette tête, la reconnais-tu ?

. — Mon frère ! murmura le jeune homme. Oui, c'est bien lui, continua-t-il après un assez long examen, durant lequel aucune émotion apparente n'altéra la placidité de son visage. C'est lui, mais il est bien changé.

— Il ne paraît cependant pas défiguré.

— Il ne l'est pas, je reconnais bien tous ses traits ; mais, je ne sais..., leur expression n'est plus la même...

En effet, le jeune homme cherchait et ne retrouvait plus dans cette empreinte, adoucie par l'ineffable sérénité de la mort, le caractère altier, menaçant, de la mâle physionomie du califat de Milianah. Ce caractère s'était entièrement effacé sous le calme imposant dont nous avons parlé. En tombant, le héros avait élevé son âme vers le ciel ; l'orgueil du soldat avait fait place à l'humilité du martyr.

Quoi qu'il en soit, et en admettant qu'il restât encore quelque doute sur l'identité du chef arabe dont nous avons le masque sous les yeux, ce doute n'était plus possible en présence de l'assertion formelle du jeune Mahi-Eddin. Sidi-Embarek a donc incontestablement péri au combat de l'Oued-Malah, quoi qu'aient pu dire ou faire l'émir et ses adhérents pour donner la couleur d'un faux bruit à cette accablante nouvelle.

Sidi-Mohammed-Ben-Hamlan (et non pas Ben-Allal, comme on l'écrit généralement), Ouled Sidi-Ali-Ben-Embarek, plus communément désigné par abréviation sous le nom patronymique de Sidi-

Embarek, appartenait à l'antique et illustre famille des Ouled-Sidi-Ali-Ben-Embarek (ou M'barek), marabouts descendants directs des Beni-Zian, rois de Tlemsen avant l'invasion des Turcs.

Cette famille religieuse a d'abord été établie à Souaghi-elAmra, chez les Beni-Ahmer, où il existe une goubba (dôme, marabout) de son nom. Là repose la dépouille mortelle de son premier chef, Sidi-Ali-Embarek. Une autre goubba du même nom s'élève chez les Hachems du Chélif, et c'est là qu'est situé le tombeau du fils de Sidi-Ali-Embarek, qui vint y vivre et y mourir. Ce sont les descendants des membres de cette famille établis sur le territoire des Hachems qui, après la chute des Beni-Zian et depuis la conquête des Turcs, sont venus habiter Koléah.

Aujourd'hui, la race des Ouled-Sidi-Ali-Ben-Embarek se divise en trois branches, qui sont : les Ouled Sidi-el-Hadj-Sghir, les Ouled-el-Hadj Kaddour, et les Ouled-Hamlan, auxquels appartenait Sidi-Emharek.

Sous les Turcs, les Ouled-Sidi-Ali-Ben-Embarek, marabouts riches, respectés, exerçant une haute influence par leurs relations intimes avec les Arabes de la Metidja et les Kabaïles du littoral, vivaient en paix à Koléah, la ville sainte, où était située leur zaouïa (école religieuse). Leur maison avait droit d'asile et de refuge, droit immense dans un pays où le despotisme foncier du gouvernement attachait si peu de prix à la vie des hommes, droit supérieur à celui des beys et des pachas eux-mêmes, car il est telles circonstances où ceux-ci eussent été impuissants à protéger leurs propres hôtes; droit exceptionnel, enfin, dont les Turcs n'avaient concédé la jouissance qu'à un très-petit nombre de familles. Dans toute l'étendue de l'Algérie, cinq maisons seulement étaient en possession de ce privilège envié. C'étaient : à Constantine, le palais des Ouled-ben-el-Fegoun, que nous avons décrit dans notre étude sur Hamouda, chef actuel de cette grande famille; dans le Ziban, la maison des Azaza, dont le principal représentant, Azcn-Ben Azouz, est aujourd'hui détenu au fort de l'île Sainte-Marguerite; dans la province d'Oran, la zaouïa de Sidi Mahi-Eddin, père d'Abd-el-Kader; à Tlemcen, la zaouïa de Sidi-Bou-Meddin; et enfin, dans la province d'Alger, celle des Ouled-Sidi-Ali-Ben-Embarek. Ces lieux étaient les seuls réputés inviolables par les Turcs et où les proscrits fussent certains d'obtenir asile.

Sous le règne des deys, le nom des Ouled-Sidi-Ali-Ben-Embarek ne se trouve mêlé nulle part à l'histoire politique du pays. Leur mission toute religieuse ne leur permettait d'intervenir dans les affaires du gouvernement que comme pacificateurs et intermédiaires officieux; mais ils étaient bien connus de tous par le crédit dont ils jouissaient près de l'autorité temporelle, par leurs bonnes œuvres, par les nombreuses aumônes qu'ils distribuaient aux pauvres, et par les pieuses offrandes, plus nombreuses encore, qu'ils recevaient de leurs cliens. C'est ainsi que les tribus voisines de leur zaouïa et une multitude d'autres leur payaient volontairement des redevances annuelles en orge, blé, cire, beurre, bestiaux, et en argent même, dans la seule vue d'obtenir leur bénédiction et de se faire de ces dons spontanés un mérite aux yeux de Dieu. La zaouïa des Embarek, située, comme nous l'avons dit, à Koléah, et dont les bâtiments sont aujourd'hui transformés en un hôpital militaire, jouissait d'une grande réputation scientifique dans toute l'Algérie, et les thalebs, les jeunes lettrés ou ceux qui aspiraient à le devenir, y accouraient en foule recevoir les leçons du chef de l'école.

Avec les maîtres du pays, changea le rôle des Embarek. Après la prise d'Alger, il en fut de la plaine de la Metidja comme des provinces de Milianah, de Tittery, d'Oran : le désordre régna partout; il n'y eut plus pour quelque temps d'autre souverain que l'anarchie. L'esclave réagissait violemment contre le maître qui l'avait opprimé si longtemps. Les tribus voisines et rivales, celles surtout que la politique turque avait opposées l'une à l'autre, d'après le principe bien connu et mis en pratique par tous les conquérants, nous exceptés : « Diviser pour régner, » ces tribus, dis-je, se faisaient une guerre acharnée, incessante, se déchiraient, se ruinaient entre elles, et leurs cheiks, kaïds, agas, devenus impuissants à conjurer le mal, parce qu'ils ne tenaient plus leurs attributions d'aucun pouvoir constitué, couraient risque de compromettre leur vie et leur réputation, en cherchant à

rétablir la paix. Cette mission est réservée aux seuls marabouts ; mais la situation était tellement grave que, pour réprimer toutes les rivalités particulières et rallier les divergents autour d'un principe commun, ces hommes de paix durent forcément recourir au remède héroïque de prêcher la haine de l'étranger, ou, en d'autres termes, la guerre sainte.

C'est ainsi qu'on vit, notamment dans la province d'Oran, les fils de Sidi-Kada-Ben-Mokhtar, ayant pour chefs ou pour drapeaux le vénérable Mahi-Eddin et son jeune fils Abd-el-Kader, se mettre à la tête des Arabes, et jouer auprès d'eux le rôle de gouvernement pacificateur, en même temps qu'ils organisaient énergiquement la résistance à la domination française.

Vers la même époque, les fils de Sidi-Ali-Ben-Embarek s'arment dans la province d'Alger : ils laissent flotter le guetmouna (capuchon) du burnous (1), chaussent leurs pieds de l'éperon (2), prennent un drapeau dans le kebour (3) de leurs ancêtres, et viennent dire aux tribus ennemies, aux populations divisées : « Vous êtes des musulmans, et les vainqueurs d'Alger sont des hommes que Dieu repousse. Au lieu d'user votre plomb et votre poudre à tuer votre propre chair, n'ayez plus qu'un drapeau, qu'une arme, qu'un point de mire : la guerre sainte, les chrétiens ! »

Le chef naturel de la famille des Embarek était alors El-Hadj Mahi-Eddin-el-Sghir, homme de résolution et d'expérience, et d'ailleurs dans la force de l'âge, tandis que Sidi-Embarek (le califat qui vient de périr) était à peine adolescent. Né en 1811 ou 1812 à Koléah, ce dernier avait reçu, sous les yeux de son père Sidi-Hamlan et sous la direction du savant professeur Abd-el Kader-Robaï, une éducation religieuse et littéraire aussi accomplie que le permettait dans cette ère de décadence scientifique l'état des connaissances arabes. Dès l'enfance, dit-on, il avait annoncé un esprit vif et pénétrant, et non-seulement il avait mis à profit les leçons du célèbre docteur de la zaouïa, mais il s'était de bonne heure formé aux exercices militaires pour lesquels il avait un goût passionné. Nul des jeunes hommes de son âge ne maniait avec plus de grâce et de dextérité que lui un long fusil ou un cheval. Mais ces heureuses dispositions ne pouvaient suffire pour lui assigner dès cette époque le haut rang où devaient plus tard le porter son mérite et sa haute naissance. Le premier rôle appartenait donc de droit à Sidi-el Hadj-Sghir, cousin du jeune Sidi-Embarek, qui, dans toute la partie centrale de l'Algérie, s'empara de l'autorité autrefois dévolue à l'aga, en même temps que, dans la province d'Oran, El-Hadj-Abd-el-Kader se substituait au bey Hassan.

(1) Les hommes adonnés à la vie religieuse coiffent le capuchon du burnous, tandis que les autres laissent flotter le guetmouna sur leurs épaules.

(2) L'éperon est, comme chez nous l'épée, l'insigne distinctif de l'homme de guerre ; il est également celui de l'homme d'Etat.

(3) Le kebour est le tombeau : dans les domes tumulaires (marabouts ou goubbas), les sépultures sont ornées de drapeaux aux couleurs des guerriers qui gisent dans ces sarcophages.

Toutefois les efforts de ces deux personnages furent isolés dans l'origine, et rien ne le prouve mieux que les fluctuations d'El-Hadj-Sghir, obligé d'abord de se prononcer tantôt pour, tantôt contre nous, et qui bientôt en vint à accepter le titre d'aga de la plaine pour les Français sous le général Berthezène.

Cet officier général, tout en consentant, dit l'auteur des Annales algériennes, à traiter de puissance à puissance avec les Arabes de la province d'Alger, désirait les voir obéir à un chef unique qui pût lui répondre, non pas de leur soumission (le général n'élevait pas ses prétentions si haut), mais au moins de leur tranquillité. El-Hadj-Sghir, qui exerçait une grande influence sur les indigènes, et par

la sainteté de son origine, et par ses éminentes qualités personnelles, fut ce chef, et prit l'engagement d'obliger, moyennant un traitement de 60,000 francs par an, les Arabes à observer les conditions d'un traité tacite conçu sur cette base négative : Restez chez vous, et nous demeurerons chez nous. Ce n'était pas une alliance, ce n'était qu'une paix armée. Les Arabes ne se permettaient aucun acte d'hostilité sur nos terres; mais il eût été souverainement imprudent à un Français de s'aventurer sur les leurs. En le massacrant, les indigènes eussent cru ne faire qu'user d'un droit acquis aux termes du traité. L'aga, du reste, tint ses promesses en conscience jusqu'au départ du général Berthezène, qui eut lieu en janvier 1832.

Le nouveau gouverneur envoyé à Alger, M. le duc de Rovigo, mécontenta gravement Sidi-el-Hadj-Sghir, et, par ses empiétements impolitiques sur le pouvoir du fonctionnaire indigène, et surtout par le fameux massacre d'el-Ouffia, dont le récit lugubre a si souvent retenti à la tribune et dans la presse. Il contribua ainsi à jeter dans le parti ennemi un homme dont la médiation, bien que renfermée dans le cercle étroit d'une stricte neutralité, avait du moins l'inappréciable avantage de maintenir l'ordre et de donner quelque sécurité aux cultivateurs qui commençaient dès lors à se répandre, en petit nombre encore, il est vrai, dans le massif et dans la banlieue d'Alger. Toutefois, il faut rendre cette justice à l'aga, qu'avant de nous quitter et de se joindre à l'insurrection arabe, qui éclata enfin en septembre 1842, sous l'impression des fâcheuses mesures que nous venons de rappeler, il fit loyalement tous ses efforts pour prévenir une collision imminente et faire changer la politique inhérente au choix du gouverneur que venait de recevoir la colonie. Ce fut dans cette vue qu'il adressa au roi des Français, le 8 de moharrem 1248 (juin 1832), la plainte motivée qu'on va lire :

» Au nom du Dieu clément et miséricordieux dont nous implorons le secours ; sans lui ni force ni puissance!

» Au chef et sultan du gouvernement français, qui réunit toutes les vertus de l'homme à toutes les qualités du souverain, qui mérite le trône par son intelligence et sa sagesse, dont la bonne administration accroît sans cesse la puissance ; à celui qui porte la couronne du royaume de France, à Sa Majesté le roi Louis (que Dieu lui accorde son aide, augmente sa gloire et lui inspire de bonnes mesures!). — Je vous offre mes hommages, mes félicitations, mes respects, avec l'expression de l'ardent désir que j'ai de vous voir.

» Les enfants du cheik Sidi- Ali, fils d'Embarek, de Koléah, ont été de tout temps et sont encore des hommes qui donnent des aliments à ceux qui ont faim, des vêtements à ceux qui sont nus, mettent la paix parmi les serviteurs de Dieu, et intercèdent pour les coupables auprès des puissants de la terre. Telle est la conduite que nos prédécesseurs et nos ancêtres ont toujours tenue par amour de Dieu et sans aucune vue intéressée. — Depuis le moment où vos troupes sont entrées à Alger, moi, mes cousins et les principaux personnages de la province, nous n'avons cessé de faire nos efforts pour porter les habitants de ce pays à aimer les Français et à commercer avec eux, pour rendre les communications libres, réconcilier les tribus entre elles, et défendre l'opprimé contre l'oppresser. Bien souvent il arrive qu'Arabes ou Kabaïles veulent combattre les Français et fondre sur eux à l'improviste! ; mais, lorsque de pareils desseins parviennent à notre connaissance, nous en prévenons l'exécution. Si toutefois il arrive que des Berbères attaquent les chrétiens à notre insu, nous les en punissons autant que nous pouvons. Nous contenons ainsi ces populations sans combats et par des moyens de persuasion et de police, ne faisant que suivre en cela les traditions de nos ancêtres.

» Depuis que vous m'avez investi des fonctions d'aga, j'ai redoublé d'efforts pour le bien public, et, grâce à Dieu, j'ai donné, tant au général actuel qu'à son prédécesseur, des preuves de mon zèle et de ma loyauté. Toutes les fois que, dans la province, il est bruit de quelques intentions malveillantes contre les Français, j'en instruis aussitôt le général. J'agis ainsi pour obéir aux sentiments d'honneur

que je tiens de mon aïeul Sidi Ali, fils d'Embarek. Au reste, ma conduite doit vous être connue.

» Or, il est arrivé plus d'une fois que des motifs d'intérêt personnel ont porté certaines autorités d'Alger à violer les promesses faites aux habitants. On a pris sans utilité des mosquées, détruit des maisons, frappé des contributions sur les musulmans de la ville et de la campagne, emprisonné et même tué injustement quelques-uns d'entre eux, etc., etc. (suit le détail des griefs imputés au gouvernement français). Une fermentation extrême règne dans la province, et les Arabes veulent, non seulement infester les routes, mais faire une guerre acharnée aux Français et aux mahométans qui ont pris le parti de ceux-ci.

» SI les Arabes s'insurgent en masse, il ne sera possible cette fois ni de les soumettre par la force, ni de les amener à une pacification ; car on leur a donné trop de sujets de plainte. Ce sera une guerre interminable qui dépeuplera la province et fera périr bien des pauvres gens.

Lorsque le sieur Ahmed-Abouderbah (qui fut depuis l'un des envoyés d'Abd-el-Kader) est revenu de France à Alger, il a dit partout que le gouvernement français était juste et équitable. Voyant cependant que la justice ne règne pas à Alger comme en France, les principaux personnages des tribus et les cheiks des Arabes sont venus me trouver à Koléah , afin d'aviser avec moi aux moyens de ramener la tranquillité dans le pays. Après une longue délibération, ils se sont arrêtés à l'idée d'instruire Votre Majesté de la situation de la province, afin que vous preniez une décision sur l'exposé de leur requête, exposé auquel le cadî a donné son adhésion.

» Daignez songer au sort d'une malheureuse population aujourd'hui confiée à vos soins , et jeter sur elle un œil de pitié. Nous ne voulons que le bien de tous. Si vous avez le désir de conserver Alger, il est nécessaire de prendre, pour l'administration de ce pays, de bonnes mesures, avantageuses aux habitants, et d'y envoyer des officiers qui gouvernent avec justice et n'oppriment personne.

» Mais si l'état actuel se prolonge et que vous ne songiez pas à y remédier, nous vous supplions au moins de nous faire connaître vos intentions à cet égard. Dans le cas où votre gouvernement serait disposé à seconder nos efforts pour le bien du pays , nous continuerons à ne rien négliger pour attendre ce but. Si, au contraire, l'espoir que nous mettons en vous est trompé, nous quitterons cette terre pour aller nous réfugier dans quelque retraite éloignée; car la catastrophe n'est pas loin j elle sera terrible, et nous sommes des gens amis du repos et dévoués au salut de tous nos semblables.

» Unis avec vous d'intérêt, nous espérons que vous daignerez nous honorer d'une réponse. — Salut!

« Écrit par ordre du seigneur el-Hadj-Mahi-Eddin-Aga. — Que Dieu le seconde ! »

A la date du même jour, les notables de la province d'Alger adressèrent au cabinet français (aux membres du divan de France) une supplique confirmative de celle de Mahi-EddinAga; nous y avons remarqué le passage suivant :

« De tout ce qui précède (d'un exposé de faits analogues à celui qu'on vient de lire), nous concluons que la province d'Alger ne pourra être tranquille et que les Français ne sauraient la posséder paisiblement, sans d'immenses sacrifices d'hommes et d'argent. Il faudrait même qu'ils dépeuplassent le pays et y établissent une nouvelle population, ce qui est impossible. L'Arabe vit dans une tente de crin ; il place sa tente sur un bœuf, fait monter sa femme dessus, et l'envoie ainsi dans les montagnes. Lui cependant reste dans la plaine pour combattre. S'il a le dessous, il prend la fuite, mais pour revenir bientôt après. Si les Arabes habitaient un pays fermé, ils seraient accessibles à la crainte et se soumettraient à la force ; mais ils errent dans de vastes déserts : il n'y a point de prise sur eux. «

Ce manifeste n'était nullement une fanfaronnade : l'expérience de plus de dix années a prouvé que cet avis, si peu encourageant, n'était que trop fondé sur la nature des hommes et des choses.

Ainsi que l'avait prédit l'aga el-Hadj-Sghir, l'insurrection, fomentée par les fautes de M. de Rovigo, ne tarda point à éclater. Dès le mois de septembre, les Arabes coururent aux armes à l'instigation et sous les ordres des marabouts-Ben-Zamoun et Sidi-Saadi. L'aga commença par dénoncer loyalement au général en chef les menées de ces deux musulmans; mais peu après, ceux-ci s'étant rendus à Koléah pour y prêcher la guerre sainte, el-Hadj-Sghir, depuis longtemps aigri contre le gouverneur, se laissa entraîner au torrent. Il quitta sa ville natale et suivit les deux chefs de la coalition à Souk-Ali, où se réunissaient les masses arabes soulevées. En partant, toutefois, il eut le soin d'écrire au duc de Rovigo pour l'informer du parti que la situation du pays l'obligeait de prendre, lui déclarant qu'il ne renonçait point pour cela à l'espoir de servir la France, et qu'il allait au contraire travailler de toutes ses forces à délier le nœud: ce fut son expression. Par une seconde lettre adressée au ministre de la guerre, il continua à protester des mêmes sentiments; mais le nœud ne devait être tranché que par l'épée, et à dater de ce jour l'aga ne compta plus que dans les rangs de nos ennemis. Après le combat de Boufarik, où les insurgés furent battus par le général Fodoas, el Hadji-Sghir, n'osant plus retourner à Koléah, se réfugia chez les Beni-Menad, d'où il passa ensuite à Milianah, dont il devint califat pour Abd-el-Kader.

Il avait eu raison de ne pas regagner la ville de ses pères. Dès le 2 octobre, le duc de Rovigo avait envoyé une colonne commandée par le général Brossard à Koléah pour s'y emparer de l'aga qu'il croyait encore dans cette ville, et dont il avait ressenti profondément la défection. A défaut de ce dignitaire, le commandant de la troupe française ramena à Alger les deux cousins de Hadj-Sghir, Sidi-Hamlan et Sidi-Mohammed, l'un père du chef célèbre qui fut depuis le premier califat d'Abdel-Kader, et l'autre, ce califat lui-même (Sidi-Embarek), alors seulement dans sa vingt et unième année.

Tous deux furent retenus en otages au chef-lieu de nos possessions, bien qu'ils n'eussent pris aucune part à la levée de boucliers réprimée par le duc de Rovigo, et le gouverneur frappa sur la ville de Koléah une contribution de deux cent mille douros (près d'un million), à titre de rançon des deux prisonniers. Le vieux Sidi-Hâmlan fut chargé d'aller recueillir cette somme, et mis, à cet effet, en état de liberté provisoire, tandis que son fils demeurait parmi nous à Alger, mais il ne rapporta de son voyage que dix mille francs environ, produit d'une collecte que fit la famille des Emharek. Ce fut tout ce qui entra dans les caisses publiques de cette énorme contribution; le père et le fils, continuant d'être gardés prisonniers, ne furent échangés qu'après le départ du duc de Rovigo et l'arrivée à Alger du général Voirol, son successeur intérimaire, c'est-à-dire dans les premiers jours d'avril 1833.

Peu de temps après leur retour à Koléah, Sidi-Hamlan, âgé et infirme, mourut près du tombeau de ses pères, laissant son jeune fils livré sans appui et sans expérience à toute la fougue de ses passions, et en possession, pour la première fois, d'une liberté illimitée dont il ne tarda point à abuser, au moins selon les idées mahométanes.

Son séjour à Alger avait été pour lui une soudaine initiation des jouissances raffinées dont jusqu'à ce jour il n'avait pas soupçonné même l'existence, et qui ne pouvaient manquer d'impressionner vivement une nature passionnée comme celle du jeune Embarek. Bientôt la ville des vainqueurs, où rayonnait déjà le luxe de la civilisation, eut pour lui plus de séductions que la sainte cité de Koléah et la zaouïa de ses ancêtres. Ramené par un attrait invincible au lieu de sa captivité, il continua d'y faire de fréquentes visites et de longs séjours, ou, pour mieux dire, il y fixa sa résidence, n'apparaissant plus à Koléah que rarement et pour peu de jours, malgré les remontrances de sa famille, qui ne le voyait pas sans regret détourné ainsi de ses devoirs de musulman et de patricien arabe. Elle ne se trompait pas dans ses appréhensions instinctives, car le jeune homme, lancé à corps

perdu dans le faste et la sensualité européenne, menait une vie de garnison peu propre à assurer son salut et à le préparer au rôle politique que tôt ou tard il pouvait être appelé à jouer. Accueilli cordialement par les officiers français, il s'était lié d'amitié avec plusieurs d'entre eux, et notamment avec MM. Marey et de Lamoricière, l'un aujourd'hui maréchal de camp, et l'autre lieutenant général. Avec ses nombreux compagnons de plaisirs, il oubliait dans de joyeux festins, dans ces fêtes, parmi de faciles beautés, l'exemple de ses pères et l'austère morale qui lui avait été enseignée. Une violente querelle qu'il eut avec un de ses commensaux à propos d'une femme dont ils se disputaient la possession, et l'inimitié qui s'en suivit entre eux, commencèrent d'opérer sur l'âme d'Embarek un de ces mouvements de réaction si ordinaires aux natures sympathiques et enthousiastes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire prêter l'oreille aux bruits vagues d'empoisonnement qui circulaient, hors de toute vérité et même de toute vraisemblance, sur la mort de Sidi-Hamlan, son père ; le souvenir de la captivité de celui-ci et de la sienne propre lui revint à l'esprit, non sans lui inspirer une sorte de terreur intuitive sur le destin qui l'attendait au milieu des ennemis naturels de sa race pour lesquels son engouement passager se changeait déjà en aversion. Il céda donc, sans trop de difficulté, aux instances de sa famille, que le voisinage des chrétiens inquiétait, et qui depuis longtemps désirait quitter Koléah : rompant avec la vie mondaine, il suivit les siens dans le Bou-Hélouan, près du Gonthas, dans le voisinage et sur la route de Milianah.

C'est ici qu'Abd-el-Kader, dans une de ses fréquentes tournées de propagande chez les tribus, le vit pour la première fois, et l'apprécia comme un homme dont il pouvait attendre les meilleurs services. Aussi, peu de temps après la mort d'el-Hadj-Sghir, survenue en 1835, l'appela-t-il au gouvernement de Milianah, avec le titre de califat qu'avait obtenu en nous quittant l'oncle de Sidi-Embarek.

Au reste, la souveraineté de l'émir sur cette province n'était alors que nominale, et les populations, en acceptant les lois du neveu d'El-Hadj-Sghir, se soumirent plus au marabout qu'au califat d'Abd-et-Kader. Il est même hors de doute que, sans le regrettable traité de la Tafna, ni le jeune Sidi-Embarek, ni son collègue Berkani n'eussent été, à proprement parler, les lieutenants de l'émir, et que tous deux eussent gouverné pour leur propre compte, l'un Milianah, et l'autre le beylik de Tittery. Ce fut seulement à partir de ce traité et vers l'année 1837, qu'Abdel-Kader put établir réellement son autorité à Milianah comme à Médéah, et faire tourner à son profit l'influence des familles princières (les Belkani et les Embarek) qu'il trouva installées dans ces deux villes.

Mais, par une des clauses de ce traité, Koléah, la ville sainte, la cité dépositaire de la zaouïa et des tombeaux des Ouled Sidi-Embarek, devait être cédée aux Français. Cette stipulation plaçait l'émir dans une position difficile. Livrer Koléah aux chrétiens, c'était s'exposer à perdre le beylik de Milianah, en s'aliénant Sidi Embarek; d'un autre côté, refuser la remise de cette place, c'était rompre le traité qui lui avait ouvert les provinces de la rive droite du Chélif. Dans cette conjoncture, l'émir, en politique expérimenté, se garda bien de faire une cession directe de Koléah : il laissa, au contraire, à M. le maréchal Valée le soin d'exécuter cette clause du traité, en allant s'emparer de la ville à la tête de plusieurs bataillons.

Malgré cette conduite habile, les premières relations de l'émir avec Ben-Hamlan furent très froides, et ce fut peut-être pour dissiper les préventions du jeune califat qu'il jugea à propos de lui donner une marque de confiance illimitée, en plaçant sa propre famille sous la sauvegarde des Embarek. Abd-el-Kader était las, au reste, de l'espèce de protectorat qu'exerçaient sur lui les Hachems, ces premiers auteurs de son élévation au rang suprême : il n'avait pas oublié les cruelles avanies que ces dangereux amis lui avaient fait subir, en 1835, après la première prise de Mascara, injures dont il n'avait pu tirer satisfaction, car les Hachems tenaient sa famille en otage. Aussi, à peine eut-il assis sa domination dans l'est, qu'il songea à soustraire les siens à la domination de ces turbulents et versatiles alliés. Cette résolution était un véritable coup d'État. Les Hachems attachaient le plus grand prix à conserver chez eux la zemalah d'Abd-el-Kader; mais ce dernier savait vouloir et exécuter le projet qu'une fois il avait conçu. Pour éviter une lutte qui eût pu ébranler sa puissance à

peine affermie, il attira sa mère , sa femme et ses enfants à Milianah, où il était établi lui-même, sous prétexte d'un pèlerinage à accomplir au marabout de Sidi-Ahmed-Ben-Yousef. Depuis lors, sa famille n'est jamais retournée dans la plaine d'Éghrès, malgré les réclamations des Hachems.

A quelques mois de là, Abd-el-Kader entreprit l'aventureuse expédition d'Aïn-Madhy, et pendant ce temps il confia sa femme, ses enfants et sa mère à la garde de Sidi-Embarek. Il partit sans inquiétudes, plein de foi dans sa vigilance et la loyauté de son ami, plus encore dans la vertu et l'affection de sa compagne. On raconte que, le lendemain du jour où les Arabes lui avaient d'une commune voix décerné le titre de sultan, il était entré sous la tente de cette dernière et lui avait tenu ce langage :

« La volonté de Dieu et le choix de mes frères viennent de me placer à la tête des musulmans de ce pays. Hier encore, je n'étais rien qu'un humble serviteur du Très-Haut; aujourd'hui, ce n'est plus seulement votre époux, c'est un souverain qui vous parle. La haute mission qui m'est confiée m'impose des devoirs tout nouveaux. Mes veilles, mes travaux, mes pensées ne m'appartiennent plus; ils sont le bien du peuple qui m'a désigné pour son chef. Ne vous étonnez donc pas si à l'avenir le soin des affaires publiques me contraint de vous négliger, et si les graves intérêts dont je suis chargé nécessitent entre nous de longues, de fréquentes séparations. Songez que je dois compte de toute ma virilité à la malheureuse nation qui a remis entre mes mains ses destinées, et, quant à vous, sachez que mon cœur n'est et ne sera jamais pour rien dans l'isolement où je serai souvent forcé de vous laisser. Que nulle jalousie ne se mêle à vos regrets; vous êtes ma compagne bien-aimée, et je n'aurai point d'autre femme que vous. Maintenant, c'est à vous de voir, Lalla Khrera (tel est le nom de la femme d'Abd-el Kader), si vous vous sentez le courage de vaincre la frivolité de votre sexe, et si le titre d'épouse unique et honorée d'un souverain suffit à vos désirs et peut vous faire supporter l'ennui des veilles solitaires. Réfléchissez bien à ceci et parlez-moi à cœur ouvert. Il se peut qu'une telle destinée soit au-dessus de vos forces ; en ce cas, je vous autorise dès ce jour à abandonner ma maison et à chercher un autre époux. »

Lalla Khrera , émue par ces nobles paroles, jura à son mari que nul sacrifice ne pourrait la détacher de lui, et qu'il la trouverait toujours digne du rang glorieux où son génie et ses vertus venaient de la faire monter; elle ne tint point son serment. Après huit mois de fatigues et de périls extrêmes passés devant Aïn-Madhy, l'émir revit enfin sa zemalah, où son arrivée ne causa qu'une sensation d'épouvante. Il trouva sa demeure en proie à un désordre inexprimable. Un nègre et une négresse, spécialement attachés au service de la sultane , en avaient disparu peu de jours avant son retour. Ses autres serviteurs, inquiets, abattus, osaient à peine lui parler. Sa femme enfin parut devant lui pâle, tremblante , les yeux baissés; tout dans son maintien semblait demander grâce au jeune sultan. elle n'eut pas besoin de confesser sa faute : il suffit à l'émir d'un regard jeté sur elle pour pénétrer le motif de cette attitude suppliante. Lalla Khrera était enceinte de six mois, et il y en avait plus de huit qu'Abd-el-Kader avait quitté Milianah !

La générosité de cet homme vraiment grand et la tendresse que lui inspirait l'infidèle Lalla Khrera le portèrent à épargner l'épouse adultère ; mais il ressentit une vive douleur de cette trahison, douleur bien plus amère encore lorsque Lalla, cédant à ses demandes réitérées, lui eut avoué le nom de son complice.

Le coupable était Sidi-Embarek.

Craignant avec raison la vengeance de l'émir, le califat de Milianah avait quitté le pont du Chélif, dès qu'il avait appris le retour de son maître, et, sous prétexte de faire rentrer les contributions chez les Kabyles, il s'était jeté dans les montagnes, où Abd-el-Kader ne pouvait l'atteindre ni même le poursuivre. Le ressentiment de l'époux offensé tomba ainsi tout entier, non sur le vrai coupable , mais sur les malheureux esclaves qui avaient favorisé les amours criminelles du califat et de la

sultane, ce nègre et cette négresse dont la fuite soudaine à l'approche dit souverain révélait assez la complicité dans cette périlleuse intrigue. Ils s'étaient réfugiés à Alger. Abd-el-Kader y écrivit aussitôt pour demander leur extradition. On négociait alors avec lui pour obtenir qu'il ratifiât une convention supplémentaire du traité de la Tafna, convention déjà signée à Alger par son envoyé Mouloud-Ben-Arrach, et qu'il prît l'engagement de ne pas contrarier l'expédition alors projetée des Bibans (Portes de Fer), qui plus tard fut la cause ou le prétexte de la reprise des hostilités. L'émir saisit cette occasion pour réclamer avec instance la remise des deux esclaves fugitifs, et, par une Condescendance excusable peut-être dans une certaine mesure au point de vue de la politique, mais assurément condamnable à celui de l'humanité, M. le maréchal Valée, gouverneur général, crut devoir obtempérer à cette demande. Le nègre et la négresse furent rendus, malgré leurs supplications lamentables, et reconduits à Milianah, où ces deux misérables expièrent dans les tortures le crime de Lalla et de Sidi-Embarek. Ce fut au sujet de cette extradition que M. le commandant Pellissier, aujourd'hui consul à Sousa, dans la régence de Tunis, et auteur du livre estimé des Annales algériennes, résigna les fonctions de directeur des affaires arabes à Alger, déclinant par le plus honorable scrupule toute participation à un acte dont s'indignait sa conscience et que réprouvait le droit des gens.

Quant au complice de l'épouse adultère, il ne revit l'émir qu'après l'expédition des Bibans, à la fin d'octobre 1839, au moment de la rupture et de l'invasion de la Metidjah, signalée par tant de dévastations et de massacres au mois de novembre suivant. Le califat de Milianah était alors trop nécessaire à Abd-el-Kader pour que celui-ci pût se priver des services d'un auxiliaire aussi capable : il lui pardonna donc, par une abnégation et une force d'âme peu communes, dans l'intérêt du bien public, et le politique, pour rappeler une belle expression d'un roi de France, oublia les haines de l'homme privé.

De son côté, Sidi-Embarek, reconnaissant de la clémence de l'émir et jaloux de racheter sa faute, se signala hautement dans la succession de campagnes désastreuses qui venait de s'ouvrir et qui n'a point encore atteint son terme. Si le drame sanglant qui se joue en Afrique depuis plus de quatre années a été signalé du côté des Arabes par quelques actions d'éclat, par quelques entreprises hardies, c'est à ce califat qu'en reviennent le mérite et la principale gloire.

Dans le conseil tenu à Taza, après le retour de l'envoyé Mouloud-Ben-Arrach, il fut l'un de ceux qui poussèrent le plus à la guerre, et, après qu'elle fut résolue, il recommença l'un des premiers les hostilités. Le 20 novembre 1839, il passa la Chiffa avec le bey de Médéah, suivi de deux ou trois mille hommes, et se répandit dans la plaine de la Metidja, où, guidé à travers nos postes par les Hadjouths, il assaillit et pilla nos convois, massacrant les escortes qui les protégeaient. Ces attaques, que pour la plupart il dirigea en personne, se renouvelèrent presque sans interruption dans les mois de novembre et de décembre ; mais, le 31 de ce dernier mois, le califat reçut un sanglant échec, à la tête de toutes ses forces réunies à celles de Berkani, dans un rude combat livré près de l'Oued-el-Aleg, entre le camp de Blidah et la rivière de la Chiffa. Des cinq drapeaux que le califat faisait porter devant lui, trois tombèrent entre nos mains ; il laissa en notre pouvoir une pièce de canon, tous ses tambours, quatre cents fusils et trois cents cadavres de fantassins réguliers. Quinze kaïds et beaucoup de cavaliers arabes restèrent également sur le champ de bataille.

Après cette défaite, Sidi-Embarek, blessé à l'épaule, se retira dans la gorge d'où sort l'Oued-Djer, et chercha à rallier son infanterie. Mais le bataillon régulier de Médéah n'existait plus ; celui de Milianah, qui avait moins souffert, était seul présent sous les drapeaux, les cavaliers volontaires étant retournés dans leurs tribus. Cependant, dès la fin de janvier 1840, le camp du califat commençait à se repeupler ; on y comptait mille fantassins, deux cents cavaliers, quarante artilleurs, dix obusiers et deux pièces de campagne.

En février, il prescrivit aux contingents des tribus de se rendre auprès de lui, et se prépara

sérieusement à reprendre les hostilités. En avril, au moment où l'armée française faisait ses dispositions pour se porter sur Médéah , il garda le col de Gonthas avec deux au trois mille chevaux et sept ou huit cents fantassins, tandis que celui de Mouzaïa était occupé par deux autres lieutenants de l'émir, El-Berkani et Ben-Arrach. Abd-el-Kader, pendant ce temps, s'était éloigné du Chélif, se réservant d'annoncer aux Arabes, après l'échec qu'il prévoyait, qu'à son absence seule devait être imputé le succès éphémère de nos armes, Dieu n'ayant voulu accorder la victoire qu'à ses drapeaux.

Pendant les mouvements de l'armée française, avant et après le retour de Cherchel, Sidi-Embaiek prit part avec sa cavalerie à tous les combats que livra, en mai 1840, l'émir au col de Monzaïa. ,

En septembre, il se rapprocha de Boualouan, où les Hadjouths députèrent vers lui un de leurs chefs les plus importants, el Bechir, pour lui exposer que leur détresse était à son comble ; que les Français tenaient en leur possession toutes les villes de la province , et que les Arabes ne savaient plus où faire ferrer leurs chevaux, réparer leurs armes , et acheter les ustensiles dont ils avaient besoin. Ils le priaient en conséquence d'écrire à l'émir pour l'engager à faire la paix. Sidi-Embarek, après avoir longtemps hésité, se décida à tenter, en sa qualité de marabout, cette démarche qui fut assez mal accueillie. Abd-el-Kader rejeta bien loin l'idée de traiter, et déclara qu'il pouvait encore faire la guerre pendant deux ans.

Cette ouverture de Sidi-Embarek, étant venue à la connaissance du gouvernement français, donna à penser que le califat inclinait pour la paix , et fit concevoir l'espérance de traiter avec lui. En conséquence, M. le général Bugeaud , prévoyant le cas où ce chef tendrait à se rapprocher de nous, autorisa, en septembre 1841, le général Baraguey-d'Hilliers, chargé du commandement de la colonne d'opérations dans les provinces d'Alger et de Tittery, à conclure la paix avec lui sur les bases suivantes : « Sidi-Embarek resterait bey de Milianah sans pouvoir dépasser l'Oued-Djer dans la plaine. Il gouvernerait au nom de la France et pour la France, moyennant une libérale subvention. Sa famille habiterait Alger ou Cherchel.> Mais le cas prévu par ces instructions ne se présenta pas ; Sidi-Embarek ne fit aucune proposition de paix, et la suite des événements prouva qu'il était sincèrement attaché à Abd-el-Kader.

Le bruit se répandit vers la fin de septembre que Ben-Salem, califat de Sebaou, était mort, et que l'émir avait désigné pour le remplacer Sidi-Embarek. Ce bruit était faux, mais il pouvait donner la mesure de l'importance de Ben-Hamlan aux yeux des populations arabes.

Pour intercepter le peu de commerce maritime qui se faisait encore par Dellys , ce califat arma , à la fin de 1841 , une barque dont l'équipage avait ordre de s'emparer de tous les scandales (embarcations) kabyles qui rôdaient le long de la côte. Cette barque étant venue mouiller à Dellys, le marabout influent de cette ville , Sidi-Abderrahman, s'en empara et la fit brûler, disant qu'une pareille croisière ne pouvait avoir pour résultat que d'appeler les maux de la guerre sur une cité jusqu'à ce jour paisible et heureuse de son repos.

Au reste, les populations des provinces d'Alger et de Tittery, où avaient été concentrées les opérations militaires depuis la reprise des hostilités, commençaient de toutes parts à s'insurger hautement contre un état de choses si funeste, et Sidi-Embarek était obligé de déférer en apparence au vœu public. Pour apaiser les tribus mécontentes, il fit publier qu'elles pouvaient être tranquilles et labourer sans crainte, attendu que, sous peu de semaines, la paix serait faite; mais les Arabes, trompés tant de fois, signifièrent qu'ils attendraient l'effet de ces nouvelles promesses jusqu'à Aïd-el-Kebir (la grande fête] seulement, et que, passé ce délai de rigueur, si rien de nouveau ne survenait, ils déposeraient les armes. Tels furent les faits rapportés par le cheik Ben-Arbi, amené prisonnier à Blidah et interrogé dans cette ville vers la fin de 1841.

D'autre part, les tribus hadjouthes, revenues depuis peu dans leurs anciens campements et

recommençant à labourer, ainsi que nombre d'autres tribus, sur la foi des assurances de Sidi Embarek, prétendaient n'avoir rien à risquer, affirmant qu'avant l'époque de la récolte elles se seraient accommodées avec les Français, soit par une paix générale, soit même, et au besoin, par des soumissions particulières. Cette croyance à la pax n'était pas au surplus sans fondement, et une circonstance récente était bien faite pour raviver les espérances conçues à cet égard.

Au commencement de la campagne de 1841, un certain nombre de Français, entre autres M. Massot, sous-intendant militaire adjoint, élevé par un parti d'Hadjoutes avec les autres voyageurs de la diligence de Douéra à Alger, se trouvaient prisonniers de l'émir. Sur les instances de leurs familles, l'évêque d'Alger, animé par un zèle pieux, se mit en relations avec Abd-el-Kader à l'effet d'obtenir de lui, par voie d'échange, la mise en liberté de nos infortunés compatriotes. Ses intermédiaires furent M. l'abbé G'stalter, M. de Franclieu, propriétaire et ancien officier d'artillerie, M. Berbrugger, bibliothécaire de la ville d'Alger, et M. de Toustain Dumanoir, secrétaire interprète de la direction des finances, accompagnés du More algérien Krimô, pour lesquels un aman (sauv-conduit) avait été envoyé par le califat Sidi-Embarek, spécialement chargé de la négociation. Les pourparlers préliminaires de l'échange projeté eurent lieu dans les mois d'avril et de mai 1841, et nous en donnerons, d'après MM. de Toustain Dumanoir et Berbrugger, un récit succinct qui pourra contribuer à faire connaître le califat de Milianah, avec lequel les envoyés de l'évêque, et notamment M. de Toustain, eurent de fréquentes relations.

Le 1^{er} avril, à cinq heures du soir, Sidi-Embarek reçut ces messieurs sous sa tente, établie à l'ombre d'oliviers sauvages, au lieu nommé Zahror (nêfles), où était assis son camp, dans la plaine du Chélif. Sa petite tente, en poil de chèvre, était striée de larges raies blanches alternant avec d'autres de couleur brune. Le califat, assis entre ses deux secrétaires, s'excusa de ne pouvoir donner aux envoyés du prélat une hospitalité conforme aux mœurs européennes et telle qu'ils eussent pu la souhaiter, à Nous autres Arabes, ajouta-t-il, nous n'avons que trois choses ici-bas : notre cheval, notre fusil et le lait de nos vaches; c'est tout ce que nous pouvons offrir aux étrangers. Une tente est souvent du luxe pour nous, et pour vous tout cela est bien peu.» Cependant les envoyés avaient été reçus avec autant de confort et de magnificence que le permettait la situation un peu précaire du califat.

Après quelques instants de conversation sur l'objet de la mission dont ces messieurs étaient chargés, Sidi-Embarek se montra tout disposé à aplanir les difficultés qui pourraient compromettre le succès; mais le sultan seul, leur dit-il, devait décider. Au surplus, et sauf son approbation, il adhérerait très volontiers aux propositions de l'évêque.

Au moment où cette entrevue finissait, la musique (nouba) vint se placer devant la tente du califat et donner aux négociateurs le plaisir d'un concert arabe. Elle se composait de deux façons de clarinettes qui jouaient perpétuellement un unique motif composé de cinq ou six mesures au plus, de deux tambourins et d'une grosse caisse. On imagine sans peine qu'un tel orchestre devait être assez peu harmonieux, ce qui ne l'empêchait pas de faire entendre régulièrement trois fois par jour ses monotones psalmodies, au feudger (à l'aurore), au dohor (à midi et demi), et à l'aassar (à trois heures de relevée). Cette musique suivait Sidi-Embarek dans toutes ses expéditions, ce qui ne contribuait pas peu à relever aux yeux des populations le crédit de ce dignitaire. Avant la guerre, Abd-el-Kader et chacun de ses califats jouissaient d'une musique semblable; mais, depuis la reprise des hostilités, ils avaient supprimé ce luxe, que le seul bey de Milianah s'était permis de conserver. Sidi-Embarek avait en outre des tambours et des clairons qui battaient la retraite et sonnaient chaque soir au coucher du soleil avec une telle précision, qu'en les entendant de la campagne, le voyageur eût pu se croire à la porte d'un camp français.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 avril, Sidi-Embarek monta à cheval et quitta brusquement son camp pour se porter, avec toutes ses troupes, à la rencontre de l'armée française sortie de Blidah avec un convoi

destiné au ravitaillement de Milianah et de Médéah.

Le 7 avril, Abd-el-Kader lui donna pleins pouvoirs pour traiter de l'échange des prisonniers, et, le 9, les envoyés de l'évêque rejoignirent le califat aux environs de Médéah. Sidi Embarek, faisant arrêter son corps d'armée, les accueillit par une immense fantasia qu'exécutèrent sous leurs yeux environ trois mille cavaliers parfaitement montés et exercés. Près de dix mille coups de fusil furent tirés en leur honneur.

Le califat s'accroupit ensuite sur le gazon ; les Français prirent place devant lui, et la conférence commença. Les conditions étaient débattues de vive voix, et à mesure qu'elles étaient arrêtées, les deux secrétaires d'Emharek en écrivaient chacun un double. Il avait été convenu que l'échange aurait lieu en bloc, et non par têtes : cependant, soit inadvertance, soit ruse, le premier khodja écrivit ces mots : Bil hassâb (en comptant) au lieu de beta hessâb (sans compter). Du reste, on n'en compta pas davantage pour cela, au jour de l'échange, le nombre des prisonniers arabes s'étant trouvé à ce moment excéder celui des Français.

Un violent orage, qui vint à éclater au moment de la conférence, coupa court aux discussions oiseuses et aux hésitations que l'Arabe soupçonneux manifesta toujours avant la conclusion d'un traité, quel qu'il soit. En moins d'une demi-heure, on fut d'accord sur tous les points, et l'un des deux khodjas, sur la tête duquel trois Arabes étendaient leurs burnous pour garantir les papiers et la bougie allumée de la pluie qui tombait par torrents, acheva de dresser l'acte conventionnel, et apposa le sceau du califat (1) sur le double du traité à remettre aux envoyés de Baba-el-Kabir (le grand papa), comme les Arabes appelaient l'évêque d'Alger. Durant le cours de cette conférence comme lors de leur première entrevue avec Sidi-Embarek, les quatre Français n'eurent qu'à se louer des procédés du chef arabe.

L'échange des prisonniers devait être opéré le dimanche 2 mai, à midi précis. Fidèle à sa promesse, Sidi-Embarek dirigeait sur le point désigné tous ceux qu'il avait pu réunir, lorsque la sortie de nos troupes, pour le ravitaillement de Milianah, le força à rebrousser chemin. Il envoya un courrier à l'évêque pour le prévenir de ce contre-temps, et lui assura que l'opération ne serait retardée que de peu de jours. En effet, le 13 mai, un envoyé du califat vint annoncer que les prisonniers se remettraient en marche, et arrêta que l'échange se ferait le mardi 18, à une heure, au Haouch-Mouzaïa, ferme située au pied de l'Atlas, à l'extrémité de la plaine de la Metidja. Le 16, quatre Arabes arrivèrent à Alger, avec mission de conduire au lieu du rendez-vous l'évêque d'Alger, qui tenait à accomplir lui-même l'œuvre de charité entreprise sous ses auspices et par ses soins. Le 17, au matin, les prisonniers arabes partirent d'Alger pour Blidah, au nombre de 33 hommes, 94 femmes et 43 enfants ; 29 autres leur furent adjoints en route. Douze voilures transportaient les enfants et les femmes. De leur côté, les prisonniers français, au nombre de 124, étaient dirigés sur le point convenu, lorsqu'à la vue d'une colonne française chargée de s'emparer des positions qui dominant Haouch Mazal'a, Sidi-Embarrk, craignant quelque trahison, les fit rétrograder précipitamment jusqu'à l'extrémité ouest de la plaine, à Haouch-Berrak, ses cavaliers les chassant devant eux à coups de bâton. En même temps, il adressa à l'évêque le billet suivant :

(1) Voici, d'après la traduction qu'en a faite M. Marcet, membre de l'institut d'Egypte, la légende du sceau de Sidi-Embarek : « celui qui met sa confiance dans le possesseur de la gloire (Dieu), Mohammed, fils de Hamlan (et non J'Allai), serviteur de Dieu ; l'an 1256 de l'hégire. » Dans le compartiment supérieur du cachet, divisé par trois lignes transversales, on distingue un croissant entouré des premiers mots de la légende.

« Le ber de Miliahah, califat du sultan Abd-El-Kader,

» A Antoine, marabout des chrétiens, serviteur de notre Dieu et du saint prophète Jésus-Christ,

salut !

» Je sais ta venue à Boufarik. Je suis également arrivé avec tes compatriotes près de Mouzaïa ; mais j'ai vu les montagnes couronnées de soldais et j'ai dû me retirer. Les malheureux prisonniers se tordaient les mains de désespoir ; ils gémissent encore maintenant. Vois ce que tu as à Faire. Chacun suit la voie qu'il croit bonne ; mais la droite est la meilleure. Salut ! »

Aussitôt après la réception de cet écrit, MM. le vicaire général Suchet, de Franclieu, Berbrugger et de Toustain-Dumanoir partirent pour aller expliquer au califat des événements militaires auxquels l'évêque est étranger, et s'offrir à lui en otages. A cinq heures , ils arrivent au bois de Kharezas, et trouvent sur une pelouse , environnés d'Arabes , nos malheureux compatriotes qui leur tendent les bras et versent des larmes d'attendrissement. Ils se présentent à Sidi-Embarek, qui les reçoit, assis sous un arbre, entouré d'une dizaine de ses principaux chefs. Il leur exprime le regret de ne pouvoir leur donner l'hospitalité, mais il n'a ni tente, ni pain à leur offrir : il se voit donc forcé de les congédier, et leur permet d'emmener avec eux le plus considérable des prisonniers français, M. le sous-intendant militaire Massot. Le lendemain 19, ils repartent de Boufarik où ils ont passé la nuit, et retrouvent le bey et sa suite près de Sidi-califat, non loin de Boufarik. Sidi Embarek retient alors MM. Suchet, de Franclieu et Berbrugger en même temps il charge M. de Toustain-Dumanoir d'aller chercher les prisonniers arabes, ainsi que le prélat avec lequel il est bien aise de conférer avant l'échange. Il faut souscrire à ce désir du califat, ou la négociation est manquée. l'évêque comprend cette urgence : il part avec les prisonniers, sans un seul homme d'escorte.

A une lieue et demie environ de Boufarik, au lieu nommé Haouch-bou-Kandoura,ii rencontre le califat environné d'une quinzaine de prisonniers d'élite. A l'aspect du chef, il descend de sa voiture et s'avance seul. De son côté, Sidi-Emharek met pied à terre et vient au-devant du prélat. Il lui prend les mains, les lui serre, et lui adresse la parole avec beaucoup d'affection. L'évêque lui offre de monter dans sa calèche afin de causer librement. Le califat accepte, et tous deux prennent place dans la voilure épiscopale au milieu d'un cercle nombreux d'Arabes qui contempnent cette scène avec une vive curiosité, et de prisonniers qui viennent remercier avec effusion le prélat, auteur de leur délivrance. La conférence se prolonge ainsi durant près de trois heures. Entr'autres paroles, Sidi-Embarek prononça celles-ci : «Notre religion nous ordonne de vous combattre. Cette loi, qui doit nous rendre malheureux en ce monde (car la guerre est un fléau cruel), nous assure des joies ineffables dans l'autre. Nous devons y obéir, et pourtant nous désirons la paix ici-bas, sauf à ne pas trouver là-haut toutes les jouissances qu'Allah réserve aux moudjaheddins (combattants pour la sainte cause). »

Au milieu de l'entretien, une détonation retentit soudain derrière la voiture de l'évêque, qui ne peut retenir un tressaillement, tandis que les cavaliers hadjoutes s' ébranlent et s'agitent dans leurs rangs. L'alerte causée un moment par ce bruit s'explique par l'arrivée du kaïd de ces mêmes Hadjoulhs qui s'approche de la portière et offre respectueusement à l'évêque une belle perdrix rouge qu'il vient de tuer d'un coup de fusil.

Enfin, la conférence se termine, et l'échange de 124 prisonniers français Contre 159 Arabes est consommé. 1.200 cavaliers musulmans étaient rangés en arrière et à une demi-lieue du terrain de la négociation, gardant en otages MM. Suchet, Berbrugger et de Franclieu, tandis que, de notre côté, un bataillon du 26e régiment de ligne et un du 58e, envoyés par le général Baraguey-d'Hilliers, se tenaient à égale portée du lieu où se passait là conférence.

Au moment de quitter l'évêque, qui lui avait offert des présents, le califat, se retournant vers un de ses kaïds, lui dit : — « Qu'on amène un beau cheval pour Baba-el Kebir. Nous n'en avons pas, il est vrai, qui soit digne de lui ; mais sous peu nous lui en amènerons un autre de nos montagnes, un de ceux qui boivent les eaux vivifiantes du Chélif. En même temps, nous lui enverrons douze chèvres

pour nourrir les petits orphelins que recueille sa bienfaisance. >

Le soir du même jour furent envoyés à Boufarilc, par Sidi Emharek , quatre nouveaux prisonniers français, récemment tombés au pouvoir de l'ennemi. Les 128 captifs rendus ainsi à la liberté, étaient ceux qui rentraient de Mascara, de Saïda, de Tagdcm, de Taza et de quelques autres points ; les prisonniers de Tlemsen, retenus par les opérations militaires de la province d'Oran, n'avaient pu encore être dirigés sur la plaine de la Metidja. Tous, à l'exception des prisonniers de Tagdemt, qui avaient à se plaindre du kaïd préposé à leur garde, dirent avoir été traités avec égard et mieux nourris que la plupart des indigènes. Ils ne portaient la trace d'aucune souffrance et avaient même reçu quelques vêtements de l'émir.

Toute cette négociation et les allées et venues auxquelles elle avait donné lieu avaient fait croire aux Arabes que nous voulions traiter avec Abd-el-Kader, et accrédité cette croyance générale à une paix prochaine que nous avons signalée plus haut. Sidi-Embarck partageait cette erreur, et s'imaginait que l'échange des prisonniers n'était qu'un acheminement à un armistice ardemment désiré par toutes les tribus. Aussi s'était-il attendu à entendre sortir de la bouche de l'évêque des propositions dans ce sens ; car , jugeant la mission évangélique du prélat d'après les idées de son pays, où les pouvoirs spirituel et temporel ne sont point séparés, il était convaincu que monseigneur Dupuch était le maître de faire la paix. « Pourquoi donc cette guerre entre nous ? lui avait-il dit pendant la longue conférence que nous venons de rapporter. Si la guerre donne des droits aux réjouissances célestes, combien n'est-elle pas cruelle sur la terre ? » A cette insinuation transparente^ l'évêque n'avait pu opposer que des protestations générales et nécessairement assez vagues de charité et d'amour de la conciliation. L'attente du califat avait donc été trompée; mais il conservait encore quelque espoir ou plutôt quelques illusions, comme on va le voir bientôt.

La délivrance des prisonniers français détenus à Tlemsen nécessita de nouvelles négociations. Trois semaines s'étaient écoulées depuis le premier échange, et nos compatriotes étaient encore captifs. Aux réclamations que l'évêque lui avait adressées à cet égard, Sidi-Embarek avait répondu :—« N'aie aucune inquiétude sur le sort de tes frères; les opérations militaires retardent seules leur retour. Patience ! lu les reverras bientôt. « — Une nouvelle lettre de l'évêque étant restée sans réponse, ce prélat se décida à envoyer chez l'émir , pour lui demander la complète exécution du carnet d'échange, son vicaire général, M. l'abbé Suchet, accompagné de M. de Toustain-Dumauoir Tous deux se mettent en route le 8 juin, emmenant avec eux huit prisonniers arabes , laissés par eireur à Alger, et qu'ils devaient remettre au califat. Le 11, à huit heures du soir, ils arrivent au bivac de Sidi-Embarek, dans le voisinage de Milanah, au lieu nommé Ârbaa-Mtaâ-el-Djendet (marché près du Djendet), où une sorte de foire aux bestiaux et aux grains a lieu en effet tous les mercredis.

Le califat n'ayant point de tente à offrir aux deux envoyés, ils s'établissent sous un figuier, à une petite distance de l'arbre que lui-même a choisi pour s'abriter. Sidi-Embarek accueille, au reste, de son mieux ces messieurs, qui lui remettent une lettre de l'évêque ; il les remercie d'avoir ramené les prisonniers indigènes oubliés à Alger, et en réclame de nouveaux qu'il leur désigne. MM. Suchet et de Toustain-Dumanoir lui expriment le désir d'aller auprès d'Abd-el-Kader réclamer la remise immédiate des Français qu'il a encore en son pouvoir. Le califat met à leur disposition, pour les conduire au camp de l'émir, le lieutenant de son Icaïtt et m'kaletia (chef des guides); puis il les congédie et leur permet ainsi d'aller prendre le repas qui, par son ordre, vient de leur être préparé.

Vers les neuf heures, Sidi-Embarek fait appeler M. de Toustain-Dumanoir, et il a avec lui en particulier une conversation dont nous croyons devoir emprunter les curieux détails au journal de voyage de ce jeune interprète :

« Le califat est seul, dit M. de Toustain. A peine ai-je pris place auprès de lui qu'il me demande avec empressement si j'apporte des paroles. Je comprends qu'il s'agit de paroles de paix, et je réponds

négativement.

— Et ton ami? poursuit Sidi-Embarek.

— Non plus. Tu sais que les affaires politiques ne nous regardent pas. .

> Le califat se mord les lèvres : il est facile de voir qu'il est contrarié d'avoir laissé percer son désir d'entrer en négociation.

— C'est que, dans ce cas, ajoute-t-il, j'aurais eu à en informer le sultan; et comme je me dispose à lui écrire, j'ai désiré être fixé Comment se porte la reine d'Espagne ?

— voilà une singulière question, me dis-je'.—Je réponds toute fois que la santé de la souveraine à laquelle il paraît s'intéresser est fort bonne.

— elle est à Paris, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et la sultane des Angliz, comment se porte-t-elle?

— Bien.

— Et le roi de Moscou ?

» Cette fois, je regarde fixement Sidi-Embarek, pour m'assurer qu'il ne veut point se moquer de moi; mais point : mon homme est très-sérieux, et m'adresse toutes ces questions avec tout autant d'intérêt que s'il s'agissait de ses proches. On dirait qu'il me croit lié avec tous les souverains de l'Europe, car il en épuise la liste ; ce que voyant, je prends le parti de lui donner de leurs nouvelles à mesure qu'il me les nomme (1).

Le califat se plaint ensuite amèrement de l'état de choses actuel : il critique quelques actes de nos gouverneurs, l'avancement de quelques officiers qu'il nomme (on se rappelle qu'il avait été lié personnellement avec un certain nombre de nos officiers africains), et divers bulletins dont il a eu connaissance. La prise de Mascara et l'occupation des villes de l'intérieur sont pour lui un texte sur lequel il défile un long chapelet de doléances. Il me parle aussi des affaires d'Orient, qu'il paraît connaître beaucoup mieux que moi, et termine en me disant qu'il a donné à ses troupes l'ordre d'éviter tout engagement avec la colonne (un corps d'armée parcourait alors le pays).— Je n'ignore pas, dit-il, que l'on fait la guerre pour satisfaire l'ambition de quelques officiers (voilà un barbare qui, il faut en convenir, ne manque pas d'une certaine perspicacité) ; mais je ne leur fournirai pas l'occasion de tirer un coup de fusil. » —: Je laisse le califat exhaler sa mauvaise humeur, tout en rétorquant ses arguments lorsque l'occasion s'en présente; et, comme notre conversation est toute confidentielle, il ne peut que me savoir gré de ma franchise. »

(1) On se rappelle la question de l'un des derniers papes à je ne sais plus quel grave diplomate, noire compatriote : « E corne sta et signor Paola de tiock? » Sidi-Embarek, qui avait vécu parmi nous et se piquait d'une certaine civilisation, n'était pas fâché d'étaler son érudition cosmopolite aux yeux de son interlocuteur, et ses questions avaient à peu près de la même force et du même à-propos que celle du saint-père.

A leur retour du camp d'Abd-el-Kader, qu'ils avaient atteint le 17 juin et quitté le 18, MM. Suchet et

de Toustain-Dumanoir rejoignirent le califat le 22, et lui remirent une lettre de l'émir. Après quelques instants d'entretien avec eux, ce chef leur dit qu'ils pouvaient retourner le lendemain à Alger. Dès le 15, les prisonniers français, au nombre de cinquante-six, parmi lesquels se trouvait M. le capitaine Morissot, avaient été dirigés sur Oran, où ils furent remis au commandant de cette place.

Au mois de septembre suivant, un agent d'Abd-el-Kader, le sieur Nicolas Manucci, se prétendit chargé par l'émir de négocier la paix, et fit en même temps, au nom de Sidi-Embarek, des ouvertures ayant pour but la soumission de ce dernier, ainsi que la stipulation des conditions ou garanties auxquelles elle serait subordonnée. D'après le dire de cet envoyé, Ben-Hamlan demandait une somme considérable pour lui et deux autres califats, el-Berkani et Ben-Salem, ainsi que des présents pour les chefs secondaires placés sous leurs ordres. Ces deux dignitaires devaient conserver leurs beyliks sous le commandement supérieur de Sidi-Embarek, qui se serait préparé ainsi à remplacer Abd-el-Kader et à le dépouiller de son influence sur les tribus. En chargeant son envoyé de ces propositions, il lui aurait tenu ce langage : « Je commande depuis l'Oued-Foddah (rivière d'argent) jusqu'aux portes de Médéah; je tue, je pardonne, le lève des contributions; je suis honoré, considéré; rien ne me manque. Je ne puis échanger cette position que contre une plus belle, et je viens de te faire connaître celle que j'exige des Français. » Avant tout arrangement, Ben-Hamlan demandait l'assurance formelle et publique que jamais notre gouvernement ne traiterait avec l'émir.

Ces ouvertures, sans être repoussées, ne furent accueillies toutefois qu'avec une certaine réserve, non que l'importance d'une soumission aussi décisive que celle de Sidi-Embarek fût méconnue, mais parce que de précédentes tentatives de conciliation faites auprès de ce chef par le général de Lamoricière et le colonel Renault, ses anciens amis d'Alger, n'avaient eu aucun résultat. La sincérité de son désir de traiter avec nous pouvait donc être mise en doute; une entrevue lui fut proposée, dans la vue d'éclaircir ce point, en même temps que son messenger lui portait la déclaration écrite et expresse que jamais la France ne ferait la paix avec Abd el-Kader.

Les choses en étaient là lorsque le général de Rumigny arriva à Alger pour remplacer temporairement le général Bugeaud, prêt à rentrer en France en vertu d'un congé de trois mois qu'il venait d'obtenir. L'ouverture des négociations relatives à Sidi Eniharck détermina le gouverneur général à demeurer à son poste. Il considérait avec raison la soumission de ce califat comme un événement du plus haut intérêt pour les deux provinces d'Alger et de Tittery, et il ne voulut pas laisser à son successeur intérimaire l'honneur de terminer une transaction si importante. Il renvoya donc le congé qui lui avait été adressé, et le voyage du général de Rumigny à Alger n'eut plus dès lors aucun objet.

Sidi-Embarek, cause indirecte et involontaire de ce changement de résolution, qui donna lieu à tant de commentaires, était alors à Zaroura, près de Milianah. Il reçut le message du gouverneur général, et ne vint pas au rendez-vous proposé. Ainsi la négociation entamée n'eut aucune suite. Tout porte à croire que l'offre de la soumission du bey, concertée avec Abd-el-Kader, n'avait eu d'autre but que de pénétrer les véritables intentions de la France à l'égard de l'émir. quelques jours après celui où devait avoir lieu l'entrevue, Sidi-Embarek attaqua en personne les convois de ravitaillement dirigés sur Milianah.

A quelques mois de là, on acquit la certitude que Ben Hamlan n'avait jamais eu l'intention d'abandonner Abd-el-Kader. Un de ses neveux déclara, au commencement de janvier 1842, dans une conférence où on traitait d'un nouvel échange de prisonniers, « que son oncle, ayant partagé la bonne fortune de l'émir, partagerait aussi la mauvaise. »

— Mais la puissance d'Abd-el-Kader est ruinée dans l'ouest, lui dit-on, et au printemps prochain vous aurez une rude guerre à soutenir.

— A la bonne heure, reprit le jeune homme; apportez tout ce que vous aurez dans la main; nous en ferons autant. Si vous vouliez la paix, et que votre fierté ne vous permît pas de traiter directement avec l'émir, Sidi-Emharek traiterait pour lui et se rendrait garant de l'exécution ; Abd-el-Kader ne paraîtrait pas.

— C'est impossible; nous ne traiterons avec Embarek que pour le compte d'Embarek.

— En ce cas, il n'y a rien à faire.

La fidélité de Ben-Hamlan envers son maître se plaça au reste au-dessus de tout soupçon, lorsque, vers cette même époque, Abd-el-Kader lui ayant demandé son bataillon de réguliers, il le lui envoya aussitôt, ne se réservant que deux cents hommes. S'il eût voulu trahir , n'est-il pas évident qu'il n'eût point obéi à l'émir ?

Dans une nouvelle conférence tenue à Blidah le 7 mars 1842, et à laquelle prit part le général Bugeaud , il désavoua par l'organe de son secrétaire et envoyé, Ben-Rouïla, les ouvertures de Manucci. Ben-Rouïla déclara en outre que les califats n'iraient jamais à Alger recevoir l'investiture, qu'ils ne gouverneraient pas pour la France, ne lui payeraient aucun impôt, et ne nous donneraient pas d'otages. — « La religion s'oppose à ces concessions, ajouta-t-il, et s'ils s'engageaient à vous les faire , ils ne pourraient tenir leur promesse. » Le secrétaire d'Emharvk proposait en même temps, au nom de son maître, de nous aider à conclure avec Abd-el-Kader une bonne paix, dont les califats garantiraient l'exécution complète. Un nouveau refus fut la réponse du gouverneur général, et cette négociation échoua comme les précédentes.

En revanche, le général Bugeaud reçut au mois de juin suivant la soumission de Sidi-Ali-Ben-Embarek, cousin germain du califat de Milianah, dont il devint le compétiteur, et qui est encore aujourd'hui à noire service. C'était un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, aux allures nobles et élégantes, aimant comme son cousin les plaisirs et le luxe, et paraissant doué, ainsi que lui, d'une assez vive intelligence. Il aurait voulu être nommé sur-le-champ califat; mais le gouverneur général se borna à lui conférer le titre d'aga. Il vint se fixer à Koléah, sa patrie, et y installa sa famille.

Pendant ce temps, le général Changarnier obtenait un grand nombre de soumissions et faisait de nouveaux progrès dans l'ouest du gouvernement de Sidi-Embatek. La plupart des chefs influents de ce califat venaient recevoir l'investiture à Alger, tandis que, d'autre part, Ben-Hamlan, hors de la portée de nos armes, tenait en échec les tribus du sud de Tittery. Cependant, au mois de septembre, la position commençait à n'être plus tenable, à en juger par l'extrait suivant d'une dépêche qu'écrivait à cette époque le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud , commandant supérieur de Milianah. « Sidi-Embarek n'a plus autour de lui que trois cents hommes mourant de faim : il est si malheureux, qu'il pleure toutes les nuits. Une faible partie des Aïad lui est restée fidèle ; mais toutes les autres tribus lui sont hostiles. Les Bet-Kharoubi, les Arbah , les Harrah , l'ont poursuivi et lui ont pris tout son matériel. Il se retire en grande hâte vers Souaghi, dans le désert. Tous les réguliers se sont réunis pour lui demander leur solde et du pain. Le califat leur a répondu qu'il n'avait plus rien à leur donner. Alors ils ont voulu partir, ce à quoi il s'est opposé; mais une désertion générale est imminente, et la désorganisation est complète dans son corps d'armée. » Les luttes énergiques soutenues depuis par Sidi Embarek, et le rôle prépondérant qu'il continua à jouer dans les affaires de la régence, nous portent à croire que ces nouvelles étaient au moins prématurées. Il faut se défier un peu de ces phrases de bulletin , rédigées souvent sur la foi d'informations incertaines, ou qui, parfois exactes un jour, ne le sont plus le lendemain ; car rien ne se disperse et ne se reconstitue avec plus de rapidité qu'un contingent de troupes arabes.

Le commencement de l'année 1843 fut signalé dans la province de Tittery par une heureuse

expédition de M. le duc d'Aumale. Dans une sortie qu'il fit au mois de janvier, à la tête de la garnison de Médéah, le prince apprit que Sidi-Embarek était aux environs de Thaza, et, sur la demande des chefs amis, il se dirigea sur Boghar, où la colonne arriva le 26. Dans la soirée du même jour, Abd-el-Salem-Ben-Merzoug, fils du chef des Bou-Aïch, vint informer le duc d'Aumale que la khazna (trésor) du califat, gardée par Djeloul-Ben-Farhat et les Ouled-Aïad insoumis, était au milieu de la tribu commandée par son père, et que les espions de Djeloul, observant le pays dans la direction de Milianah, paraissaient ne rien craindre du côté de Boghar, et s'étaient relâchés de leur vigilance sur ce point.

Ben-Merzoug offrit d'y conduire la colonne française, à laquelle il promit la coopération de son père et de tous les siens. Le temps était magnifique, et l'état du ciel paraissait annoncer quelques jours sans pluie. Le prince accepta l'offre des Bou Aïch, décidé à marcher ensuite sur Sidi-Embarek, qu'il savait être dans le pays des Oult-d Siouf. Il quitta Boghar dans la matinée du 27, et le 28, à midi, la khasna de Ben-Hamlan était en son pouvoir. Sept cents cavaliers du désert, soutenus par deux cents spahis et commandés par le colonel Jusuf, étaient tombés à la pointe du jour sur les campements de Djeloul. Le mouvement était hardi. Dans sa marche de nuit, cette cavalerie voyait à sa gauche les feux des zemalhs réunies d'Abd-el-Kader et de ses califats, et à sa droite ceux du goum de Sidi-Embarek. Les Bou-Aïch nous secondèrent parfaitement, et leur chef n'hésita point à brûler ses tentes pour faire croire à la tribu de Djeloul, au moment où nos cavaliers approchaient, que c'étaient les troupes de l'émir qui en ce moment même fondaient sur lui. Il n'y eut pas de résistance sérieuse opposée par les gardiens de la khazna. Le butin fut considérable, et les Bou-Aïch reçurent une ample récompense de leur dévouement intéressé. Plusieurs milliers de moutons, des centaines de bœufs, de chameaux et d'ânes, et surtout une grande quantité de tapis, draps et effets d'habillement pour les troupes régulières; enfin, des caisses pleines d'espèces monnayées, des barils de poudre et autres munitions, furent le prix de cette razia.

Sidi-Embarek accourut, mais arriva trop tard au secours de Djeloul et des Ouled-Aïad. La réunion des deux garnisons de Médéah et de Milianah amena la dispersion momentanée de son goum, et lui-même, après la perte de sa khasna, dut battre en retraite et se replier sur Tagdemt. Les Ouled-Siouf, qui l'avaient reçu, furent assaillis, et on vida leurs silos le 30 janvier.

Au mois d'avril, l'aga des Ouled-Aïad et le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud firent éprouver à Sidi-Embarek divers échecs partiels. En mai, il fut battu, à la tête des Kabyles de l'Ouarensenis, par le général Changarnier. L'année était désastreuse pour le califat. Non-seulement elle fut la dernière de sa vie, mais une perte bien sensible vint l'éprouver avant qu'il tombât martyr de sa foi religieuse et de sa fidélité au drapeau arabe: sa zemalah, c'est-à-dire sa famille tout entière, tomba au pouvoir des Français, avec celle d'Abd-el-Kader, lors du coup de main dirigé à Tagguin avec tant d'audace et de bonheur par M. le duc d'Aumale dans la brillante journée du 16 mai 1843.

Depuis l'occupation de Milianah par nos troupes (8 juin 1840), la famille du califat n'avait plus vécu que sous la tente. elle avait eu ses gardiens, ses serviteurs, ses équipages particuliers, et avait constamment suivi, dans ses pérégrinations, celle de l'émir, dont elle partagea la mauvaise fortune le 16 mai. Quant à la maison militaire de Sidi-Embarek, elle avait accompagné celui-ci dans toutes ses courses, et c'est celle qui est restée en notre pouvoir, le 11 novembre dernier, au combat de l'Oued Malah. Depuis le jour où elles prirent congé l'une de l'autre, après la prise de Milianah, les deux maisons ne se sont plus rencontrées, et tandis que la première était captive à Sainte Marguerite, la seconde a été anéantie chez les Djaffras par le général Tempoure.

La mère du califat, déplorant cette longue séparation, disait, à l'île Sainte-Marguerite, qu'elle se fût résignée sans peine à sa captivité, si du moins elle avait pu revoir son fils avant de quitter l'Algérie. Depuis deux ans et demi, disait-elle, elle était privée de ce bonheur; elle en conservait cependant l'espérance qui, peu de mois après, devait lui échapper sans retour.

Nous avons dit que la maison tout entière de Sidi-Embarek était tombée entre nos mains à l'affaire de la zemalah. On en jugera par l'énumération ci-après des personnes de cette malheureuse famille qui furent enfermées au fort de l'île Sainte Marguerite :

Halima-Bent-Sidi-Lekhal, mère du califat; Fatma-Zorah-Bent-el-Hadj-Sghir, et Ourkia-Bent-Sidi-Mahmed-Bent-Embarek, ses femmes ;

Mohammed-Lekhal-Ould-Hamlan, son fils; Sidi-Mahi-Eddin-Ben-Hamlan, son frère; Nefissah-Bent-Sidi-el-Hadj-Sghir, femme de ce dernier ; Fatma-Bent-el-Kaïd-Bechir, fille du fameux kaïd des Hadjouths et cousine du califat;

Fatma-Bent-Sidi-Mouça, tante et belle-sœur des femmes de Sidi-Embarek ;

Yamina, Falma, Embarka, Mordjana, négresses attachées au service de la mère et des femmes du califat;

Kara et Bou-Bekker, serviteurs négres;

Sidi-Mahi-Eddin-Ould-el-Hadj-Kaddour, et Kaddour-Ben-el-Hadj-Kaddour, neveux du califat;

Hamlan-Ould-el-Hadj-Sghir, son cousin ;

Falma Bent-Sidi-Mohammed-ben-Hamlan, fille du califat et femme de Kaddour;

Aïcha-Bent-el-Hadj-Kaddour, nièce du califat;

Zorah et Khadoudja-Bent-Nahal, dames de compagnie de la fille et de la nièce d'Embarek ;

Ben-Yousef-Ben-Nahal, homme de confiance.

Étaient aussi retenues à l'île Sainte-Marguerite :

La famille de Sidi-Mohammed-Ben-el-Habchi, marabout, neveu par alliance du califat, composée de cinq personnes;

Celles des deux secrétaires du califat, de Kaïd-Saïd, son intendant; de Mohammed-el-Niar, son garde-magasin; de Mustapha-ben-Aïssa, son chargé d'affaires à Thaza, et de Ben-etAkhdar, cadi de ses troupes, qui ensemble comptaient trente six membres.

Après la soumission de Ben-el-Kharoubi, premier secrétaire d'Abd-el-Kader, qui vint, au mois d'août 1843, se rendre au général de Lamoricière, les principaux membres de la famille de Sidi-Embarek furent renvoyés à Alger pour y servir d'intermédiaires à de nouvelles négociations avec le califat, et l'amener lui-même à se soumettre, en faisant appel à ses sentiments d'époux et de père, au nom de ses proches, qui gémissaient captifs au milieu des ennemis de leur nation. Cette tentative fut infructueuse, mais on assure qu'Abd-el-Kader, ayant eu avis de ces dernières ouvertures, et soupçonnant le califat de s'être laissé ébranler par les prières de sa famille, lui fit lier les pieds et les mains, et le retint huit jours prisonnier sous sa tente. Sidi-Emharek, qui avait beaucoup à expier envers son maître, supporta, dit-on, ce traitement ignominieux avec une patience d'autant plus méritoire qu'il était plus immérité ; car si Abd-el-Kader avait connu la lettre suivante adressée par le califat à sa famille détenue au fort de l'île Sainte-Marguerite, il est probable qu'il se fût épargné cette violence injuste vis-à-vis de l'homme qui le servait le mieux, et qui, à peu de jours de là, devait se faire tuer pour lui.

Malgré son étendue, nous croyons devoir transcrire en son entier cette belle lettre où l'ardeur de la foi et la mâle vigueur des sentiments, surexcitées par l'infortune, s'élèvent fréquemment à de sublimes effets d'éloquence religieuse, et qui semble l'œuvre d'un Spartiate ou d'un héros des premiers temps de la république romaine, inspiré par l'amour de Dieu.

« Mohammed-Ben-Hamlan-Ould-Sidi-Embarek (que Dieu le traite avec bonté dans ce monde et dans l'autre, lui ainsi que tous les musulmans!), à ses frères prisonniers, capturés sous le drapeau du prophète. (Suit le détail nominatif de tous les membres de sa famille à qui la lettre est adressée.)

« J'ai reçu vos lettres et en ai compris le contenu. J'ai rendu grâce à Dieu du bon état de santé dans lequel vous paraissez être, car la santé est le plus précieux de tous les biens ; je l'ai remercié aussi de la manifestation de sa haute puissance, qui a amené votre captivité.

» Oui, ce qui est arrivé n'est que l'accomplissement de sa suprême volonté! C'est ainsi que sa toute-puissance s'est manifestée lorsque, sans le concours de personne, il a créé le ciel et la terre, par la seule force de sa volonté et de son pouvoir. Dieu est unique ! Il n'a point d'aide ; il n'a pour alliés ni les Français ni aucun autre peuple de la terre. Votre captivité est aussi le résultat de ses immuables décrets. Plein de cette idée, je vous engage à n'occuper votre âme que de lui. C'est lui qui fait vivre, c'est lui qui fait mourir; il réduit en esclavage, il rend la liberté ; il abaisse, il élève ; la mort et la vie, la pauvreté, la richesse, le bien, le mal, la tristesse, la joie, en un mot, tout ce qui compose l'existence de l'homme sur la terre, dépendent uniquement de lui.

« Je n'ai pas le pouvoir de vous accorder ce que vous me demandez; notre auguste prophète a seul ce privilège. Invoquez-le donc, car c'est lui qui intercède pour les hommes. Dites : « 0 » Dieu ! c'est par l'entremise de notre bien-aimé prophète que nous vous conjurons. 0 Mohammed! veuillez supplier pour nous l'Éternel. 0 le pins pur des envoyés! employez votre influence près de Dieu pour obtenir notre délivrance ! »

« Faites une fois cette invocation dans vos prières, et n'oubliez pas que le saint prophète a dit : « Que ceux qui désirent des faveurs prient, car c'est à l'aide de la prière qu'on atteint le but de ses vœux. »

« Ainsi, priez sans cesse, et surtout le vendredi. Choisissez à cet effet un imam que vous désignerez parmi vous.

» Je vous conseille aussi d'être très-réservés dans vos discours. N'adressez la parole aux étrangers que rarement, et dans le cas de nécessité absolue. Ne tenez pas de propos indignes d'un mahométan; c'est ainsi que vous conserverez vos noms purs de toute souillure. Que la concorde et l'harmonie règnent entre vous; soyez bons les uns pour les autres; consolez-vous réciproquement et ne désespérez pas de la bonté de Dieu, car l'impie seul doit renoncer à l'espérance. Ne formez entre vous tous qu'une seule et même personne, afin que votre désunion ne fournisse pas à l'ennemi un prétexte de se railler de vous.

« Je vous adjure également de vous armer de patience. Le prophète a dit : « C'est par la patience que notre peuple échappera à la persécution. » Dieu lui-même vous a prescrit la patience dans toutes les pages du Coran. — Ali a dit :

« La patience est inséparable de la foi : elle est à la religion ce que la tête est au corps. » — Omar a dit : « J'ai patienté, et les décrets de la Providence se sont accomplis; ils doivent nécessairement recevoir leur exécution. «

» Au reste, comme je vous l'ai dit, votre captivité et notre séparation, qui en est le résultat, sont des

décrets providentiels. Résignez-vous, soumettez-vous à la volonté de Dieu, et vous aurez en partage toutes les félicités promises. Ce Dieu a dit : « Ceux qui quitteront leur pays pour marcher contre les infidèles, je les introduirai au sein du paradis, où sans cesse coulent des fleuves. »

Que les maux dont vous êtes atteints ne vous affligent pas. Considérez ce qu'ont souffert Job et Joseph, et cela durant tant d'années. Eux aussi ont eu à pâtir de la captivité et à vider la coupe de l'absence. Ah! rendez grâce à Dieu, qui, en sévissant sur vous, vous a traités encore avec plus de bonté que les Pharaons, ces rois d'Egypte.

» Prenez exemple sur les Sohabas. Que n'ont-ils pas eu à souffrir? Ils ont cependant patienté, et tous leurs maux ont eu un terme.

Imitez jusqu'au bout leur fermeté et soyez inébranlables comme l'un d'entre eux, Ben-Kedama-el-Sohabi, qui fut ainsi que vous prisonnier sous le califat de Sidi-Atner. Les chrétiens, voulant faire de lui un prosélyte, firent bouillir beaucoup d'huile dans une chaudière, puis ils lui dirent : « Sois chrétien ou nous te précipitons dans cette huile ! » Sur son refus, ils se saisirent d'un autre prisonnier musulman et le jetèrent dans la chaudière où il fut brûlé jusqu'aux os. Ils renouvelèrent alors leur proposition à Kedama qui la rejeta et, l'instant d'après, expira martyr de la foi.

» Faites bien attention aux conseils que je vous donne, et suivez-les, car Dieu saura vos actions.

» Pour ce qui est de me rendre près de vous chez les infidèles afin de mettre un terme à votre captivité, n'y songez pas ! Vous m'avez dit d'aller à vous, et moi je vous réponds : « Oui, sans doute, rien ne nous est plus cher ici bas que les auteurs de nos jours, nos frères, nos proches, nos enfants. S'il s'agissait de vous racheter avec de l'argent ou au prix de ma vie, je le ferais; mais me rendre chez vous, parmi les chrétiens, est une démarche que réprouve la loi de Dieu et de son prophète : ce serait les quitter tous les deux pour aller aux kafers (impies). J'espère que je ne ferai jamais pareille chose. Je ne mourrai, s'il plaît au Très-Haut, que musulman. Je ne suis pas disposé à renier Dieu pour l'amour de vous, et je souhaite que ces sentiments soient les vôtres. On retrouve toujours les parents dont on a été séparé; mais Dieu et l'islamisme, jamais !

» Le mieux est donc de vous en tenir à la patience. Priez, lisez le Coran, suivez tous mes conseils. Il est probable que je ne recevrai plus de vos lettres - j'ai récité sur vous l'oraison des morts. Demandez grâce à Dieu qui fait ici bas ce qu'il veut et dites avec Job : O Dieu, vous êtes le seul savant, le seul médecin capable de guérir nos maux ! »

» Je vous informe que j'ai pris en mariage la fille de Mohammed-Ben-Aïssa-el-Barkani, califat. (Il ne faut pas perdre de vue qu'il écrit ceci à ses deux femmes.) J'ai formé une zemalah plus considérable que celle dont vous faisiez partie. (Ainsi le califat a réparé ses pertes matérielles et morales, et il n'hésite point à en informer ceux dont tout l'espoir est en lui.)

» Notre seigneur (Abd-el-Kader) se porte bien; il est victorieux et s'est emparé de Bouaïch, d'Aziz et d'Ahrar. Il a avec lui plus de soldats qu'auparavant. Si Dieu continue à favoriser ses armes, vous entendrez bientôt parler de lui, fussiez-vous à Paris. »

On voit, par cette lettre et les citations dont elle abonde, que Sidi-Embarek, homme d'église en même temps qu'homme d'épée, unissait à toute la ferveur d'une piété enthousiaste une haute érudition théologique. Le califat, qui avait mis à profit le docte enseignement de la zaouïa de ses pères, était en effet l'un des Arabes les plus lettrés, les plus capables et les plus éclairés de son temps. Il maniait remarquablement la plume, tant en prose qu'en vers (le mérite littéraire de l'écrit qui précède n'aura point échappé au lecteur), et l'on a de lui des poésies fort estimées des gens de goût, plus nombreux qu'on ne le suppose parmi ses coreligionnaires. Ces dons, acquis ou naturels, venaient merveilleusement en aide à une vive imagination qui, s'unissant à des instincts passionnés,

l'avait jeté d'abord dans tous les écarts d'un sensualisme licencieux et hétérodoxe. Il avait aimé éperdument les femmes, et pour l'une d'elles il avait failli, comme nous l'avons vu, aux plus saints devoirs de l'amitié. Les habitudes d'intempérance qu'il avait contractées à Alger l'avaient suivi à Milianah où il continuait à s'enivrer fréquemment d'opium et de Champagne. Toutes ses sympathies avaient été d'abord pour les Français dont, rentré en lui-même, il devint par la suite l'un des plus dangereux adversaires; car c'était une de ces natures extrêmes en tout, puissantes et riches de réactions sur elles-mêmes, qui étonnent par la soudaineté et la fougue de leur conversion, après avoir poussé l'erreur et le scandale jusqu'à leurs dernières limites.

Sidi-Embarek racheta donc noblement ses fautes en se dévouant corps et âme à la cause arabe, et en nous disputant pied à pied le sol sur lequel nous marchions. De tous les califats d'Abd-el-Kader, il est le seul qui soit mort moudjahed (combattant pour la foi). Nul d'entre eux ne réunissait mieux que lui les conditions nécessaires pour gouverner, et, si la balle qui l'a frappé eût atteint l'émir à sa place, nul doute qu'il eût continué la guerre eu son nom personnel, comme il l'avait déjà soutenue, isolé de son maître et livré à ses propres ressources, durant une longue période de dix-huit mois, dans les montagnes de l'Ouarensenis.

Le moment est venu de raconter la fin de cet homme remarquable. Nous le ferons en peu de mots, le bulletin de l'action où il a succombé ayant été rendu public. Le général Tempoure, commandant supérieur de Mascara, fut averti, au commencement du mois de novembre, par un Espagnol, ancien déserteur de la légion étrangère et récemment revenu du camp d'Abd-el-Kader, d'où il était parvenu à s'évader, que les dernières ressources de l'émir, composant un bataillon régulier de huit ou neuf cents hommes d'infanterie, se trouvaient réunies dans l'ouest de la province sous le commandement de Sidi-Embarek. Il partit de Mascara le 6 novembre, suivit le califat de bivac en bivac, et enfin l'atteignit le 11, après avoir marché toute la nuit, dans la vallée de l'Oued Malah. Les spahis et les chasseurs d'Afrique, commandés par le colonel Tartas, fondirent le sabre haut sur l'infanterie arabe et en firent un horrible massacre. Les porte-drapeaux furent hachés en défendant leurs étendards; avec eux, quatre cents réguliers restèrent sur le champ de bataille; le reste fut fait prisonnier, à l'exception d'un très petit nombre, qui eut le bonheur de s'échapper.

Après la destruction de cette colonne, un cavalier, entre autres, prit la fuite, suivi de près par le capitaine Cassaignoles, du corps des spahis, qui le joignit non sans peine sur la pente rocheuse d'une colline nommée Kef, où accoururent presque aussitôt, sur les pas et à la voix de leur chef, un sous-officier du même corps et deux brigadier de chasseurs. Là s'engagea une lutte terrible entre le fuyard et les quatre assaillants, qui lui coupaient la retraite. Feignant de vouloir se rendre à discrétion, l'Arabe présenta la crosse de son arme; mais au moment où le brigadier Labossay s'avancait pour la recevoir, il la retourna avec la rapidité de l'éclair, lui en appuya le canon sur la poitrine et l'étendit raide mort. Le capitaine Cassaignoles s'élança le sabre au poing sur ce dangereux ennemi; mais d'un coup de pistolet celui-ci lui tua son cheval; d'un autre, il blessa le maréchal des logis Sicot, qui venait de lui asséner un coup de sabre sur la tête. Il prit alors en main son fusil déchargé, et s'en fit une arme défensive; mais voyant venir à lui le brigadier Gérard, le seul des quatre cavaliers français qui ne fût point hors de combat, il se jeta le premier sur lui et le saisit par son fournement, tandis que celui-ci le tenait par son burnous. Tous deux, dans cet effort, tombèrent de cheval et roulèrent quelques instant l'un sur l'autre, dans les convulsives étreintes de ce duel désespéré; mais enfin l'Arabe faiblit; il perdait son sang par deux blessures, et le brigadier Gérard, parvenant à le fixer sous lui, put lui tirer à brûle pourpoint un coup de pistolet, qui l'acheva.

« En ce moment (nous citons le récit publié dans le Courrier de la Moselle, d'après une lettre du brigadier Gérard à sa famille, établit en Lorraine), le capitaine Cassaignoles, démonté par Sidi-Embarek et tout meurtri de sa chute, arrivait en boitant sur le lieu du combat. — Est-il enfin à vous, ce coquin-là, brigadier? demanda-t-il. — Je le crois, mon capitaine. — Regardez donc s'il n'est pas borgne... — En effet, capitaine, il est borgne, s'écria Gérard après avoir découvert la face du mort. —

Mon ami, dit le capitaine au brigadier en l'embrassant, c'est le fameux Sidi-Embarek, le premier califat d'Abd-el-Kader ! Vous serez décoré. »

Le brave Gérard, qui en était ce jour-là à son quatrième Arabe, a été effectivement décoré et fait maréchal des logis. Le capitaine Cassaignoles a été nommé chef d'escadron.

Cette double promotion a été un dernier et significatif hommage rendu au mérite et à l'importance de l'ennemi qui venait de périr, et dont l'identité ne tarda point à être constatée par le témoignage de nombre d'Arabes présents qui avaient souvent vu le califat de son vivant. La tête de Sidi-Embarek fut envoyée à Alger au maréchal Bugeaud, qui la fit porter à Milianah pour y être exposée trois jours aux regards de la multitude. Le gouverneur général ordonna en même temps que cette tête fût remise, après l'exposition, à notre califat Sidi-Ali-Embarek, cousin germain du défunt, qui la déposerait à Koléah dans le tombeau de la famille : « J'ai prescrit, écrivait-il à ce sujet, que les honneurs militaires fussent rendus aux restes de cet homme célèbre dans les fastes de la guerre d'Afrique. J'ai cru devoir cet hommage au talent, au courage, à la constante loyauté d'un ennemi malheureux qui a su mourir pour une cause désespérée. » Un tel sentiment honore trop M. le maréchal Bugeaud pour que nous ne soyons pas heureux d'en rapporter l'expression.

Le corps mutilé d'Embarek était resté sur le champ de bataille avec les cadavres de quatre cents soldats réguliers de l'émir. Abd-el-Kader vint en personne relever le tronc décapité de son califat, qu'il fit transporter et inhumer à Tagdeml. Ce soin pieux fut imité par les Arabes à l'égard de ceux de leurs coreligionnaires qui avaient péri au combat de l'Oued-Malah, et une de nos colonnes expéditionnaires, passant peu de semaines après sur le terrain de l'action, n'y trouva aucune des dépouilles mortelles abandonnés en ce lieu le 11 novembre précédent.

La mort de Sidi-Embarek produisit sur les populations musulmanes une impression profonde. Sa tête arriva à Alger au moment où tous les chefs du sud de l'Ouarsenis et plusieurs autres s'y trouvaient réunis pour recevoir l'investiture. Durant le temps qu'elle demeura déposée au bureau arabe, où elle fut embaumée par le docteur Amstein, puis moulée, dessinée et daguerréotypée, les indigènes vinrent en foule contempler avec recueillement les traits de ce chef renommé. Sa fin glorieuse fut bientôt connue dans toute l'Algérie, où elle refroidit le zèle des derniers partisans de l'émir. La plupart s'en réjouirent, amis et ennemis, les uns parce qu'ils étaient sincèrement ralliés à notre cause, les autres parce qu'ils voyaient dans cet événement un présage et une garantie de la fin prochaine d'une guerre désastreuse et qui les ruinait. Plusieurs chefs ennemis du bassin du Chéelif et de l'Ouarsenis, et parmi eux le cadi supérieur du gouvernement de Sidi-Embarek, vinrent faire leur soumission à Alger; d'autres adressèrent par écrit leurs félicitations au gouverneur général. De ce nombre fut le califat du cherg Ben-Abdallah, dont la lettre était conçue en ces termes : « J'ai appris par le général Bou-Haraoud (le Père la Trique, surnom donné par les Arabes au général de Lamoricière, sans doute en souvenir des nombreux horions qu'ils ont reçus de lui) la bonne nouvelle du combat où est mort Sidi-Embarek. Notre joie a été à son comble. « Le chien frappé au nez d'un seul coup souffre plus que de cent coups donnés sur le corps, dit un proverbe arabe. Louanges soient rendues au Seigneur pour la victoire de nos alliés et la défaite de nos ennemis ! Les temps sont bien changés. Nos jours sont devenus tout d'allégresse, tandis que les leurs sont des jours de deuil. Dieu soit loué ! »

Abd-el-Kader comprit si bien toute la gravité de cette perte, qu'il s'efforça d'en démentir la nouvelle en répandant partout des proclamations où il annonçait qu'une méprise volontaire des chrétiens était la seule cause du faux bruit de la mort de Sidi-Embarek. Selon lui, ce dernier était au mois de novembre en ambassade dans le Maroc, et les Français, instruits de cette circonstance, avaient voulu jeter la désolation parmi les fidèles en exposant la tête d'un malheureux mahométan tué au combat de l'Oued-Malah, et borgne comme le califat, ce qui avait rendu l'imposture facile. Il ajoutait que Ben-Hamlan devait revenir prochainement avec un puissant renfort de troupes marocaines, et que ce

chef prouverait bientôt son existence par ses victoires. Mais cette fable, insoutenable en présence des irrécusables témoignages qui attestaient la mort de Sidi-Embarek, n'atteignit pas le but qu'en attendait l'émir; et les Arabes, taxant hautement ce mensonge de lâcheté, en conclurent que les affaires d'Abd-el-Kader étaient dans un état désespéré.

Sidi-Embarek était de grande taille et de corpulence athlétique. Il était parfait cavalier, et bon soldat autant qu'habile général. Il chargeait l'ennemi et s'exposait au feu comme le dernier moudjahed. Il avait reçu, dans les innombrables affaires auxquelles il avait pris part, cinq blessures graves, dont l'une lui avait fait perdre l'œil droit. Il déployait dans ses équipages de guerre un luxe qui contrastait avec la simplicité étudiée de l'émir. Il avait sept chevaux de main magnifique, dont le harnachement était relevé d'ornements en or et en argent massif. Lui seul de tous les califats avait continué d'entretenir une musique militaire; lui seul aussi, au moins dans les derniers temps, avait su conserver autour de lui quelques troupes régulières.

Sidi-Embarck était incontestablement le premier des dignitaires arabes après l'émir Abd-el-Kader. Aucun de ses collègues ne pouvait lutter avec lui de prépondérance dans le conseil et d'influence tant sur l'esprit du souverain que sur celui des populations. Son audace, son énergie inflexible et sa sévérité parfois sanguinaire, l'avaient classé haut dans l'estime de ses compatriotes, qui veulent pour les gouverner une main de fer, et il inspirait universellement, sinon le dévouement et l'amour, au moins la crainte et le respect. Il imposait, dit-on, à Abd-el-Kader lui-même, qui, dans mainte occasion, céda, bien qu'à regret, à l'ascendant de ce fidèle, mais impérieux subordonné. Cette déférence eût même en certaines circonstances mérité le nom de faiblesse, si les exigences politiques ne l'eussent commandée à l'émir. Sidi-Embarek se considérait presque comme l'égal de celui-ci, et plus d'une fois, lorsque les ordres du souverain lui déplaisaient, il refusa ouvertement de les exécuter, en disant aux messagers d'Abd-el-Kader : — Informez l'émir que j'entends rester maître de mon gouvernement. Je suis meilleur juge que lui de ce que j'ai à faire chez moi. — Abdel-Kader, soit qu'on n'osât pas lui rendre ces insolentes réponses, soit qu'il jugeât prudent et utile de paraître les ignorer, ne témoigna jamais à son principal lieutenant aucun déplaisir de ces incartades. Bien plus, il alla jusqu'à lui conférer un pouvoir illimité, et nous avons sous les yeux une lettre circulaire adressée à divers chefs du pays des Fililas, et où l'émir s'exprime ainsi : « Salut! Si vous êtes mon ami et le serviteur fidèle du vrai Dieu, vous ferez tout ce que vous commandera l'homme que je vais vous désigner ; vous lui obéirez comme à moi-même. C'est le califat Sidi-Mohammed-ben-Hamlan-Ould-Sidi-Embarek, qui aime les musulmans et pour lequel vous savez que j'ai une grande estime. Je ne puis rien faire de mieux pour vous. Soyez béni de Dieu. Vous aurez tout à craindre si vous n'exécutez pas mes ordres. celui qui me désobéira n'aura ni ce monde ni l'autre. »

Pareil ordre avait été adressé aux deux califats Belkani et Ben-Salem, qui s'y étaient soumis à contre-cœur et correspondaient plus fréquemment pour les affaires de service avec leur collègue Sidi-Embarek qu'avec le souverain lui-même. Dans ses lettres, l'émir traitait son premier lieutenant de frère bien aimé. celui-ci lui répondait : A notre très-cher maître le sultan el-Hadj-Abd-el-Kader-Mahi-Eddin, que Dieu le conserve! Quand ils se rencontraient, Abd-el-Kader descendait de cheval en même temps que son califat ; ils s'avançaient l'un vers l'autre à pied, s'embrassaient après s'être fait les verbeux compliments d'usage, puis remontaient en selle et continuaient leur route, Sidi-Embarek chevauchant à la droite de l'émir et sur le même rang que lui. Dans l'entourage de celui-ci, et en général parmi les Arabes, on redoutait infiniment plus le califat que le sultan. La douceur bien connue d'Abdel-Kader appelait la confiance, l'affection et presque la familiarité, tandis que la rigidité quelque peu farouche de Ben Hamlan maintenait les fidèles croyants dans un saint respect de l'autorité temporelle dont il était revêtu. Il faisait, nous a assuré M. Nicolas Manucci, qui l'a vu à l'œuvre, couper les têtes comme des oignons. Un jour, il fit décapiter quatorze Arabes des Beni-/ougzoug pour avoir vendu des œufs et des poules à une colonne française de passage dans leur tribu. . D'autres Arabes, convaincus d'avoir porté des lettres à notre garnison de Milianah, furent empalés par son ordre pendant le séjour de M. Manucci dans son camp. Un espion eut les os

rompus. Ces exécutions étaient horribles sans doute, mais du moins elles étaient jusqu'à un certain point justifiées par les nécessités de la guerre, et l'on n'a pas à reprocher à Sidi-Embarek, comme à Ahmed-Bey, des tortures et des cruautés inutiles.

Nous terminerons ce récit, trop long déjà peut-être, par la description de la Goubba de Sidi-Embarek, où a été déposée la tête du premier califat de l'émir.

Cette sépulture de famille, située à Koléah, au centre de la zaouia des Embarek, et annexée à une mosquée placée sous l'invocation du pieux Sidi-Ali, le fondateur de la race, est une petite chapelle carrée, recouverte d'un dôme que surmonte un minaret ou flèche moresque. On y entre par une porte étroite et basse, ouvrant sur la face sud-ouest de la goubba. Intérieurement, aux angles de la muraille, et adossées aux supports de la voûte octogone, on remarque quatre pyramides à bords dentelés qui forment la seule décoration de l'édifice. Quatre soupiraux pratiqués dans la voûte et orientés aux quatre points de l'horizon, laissent pénétrer dans le tombeau une lueur douteuse. A la faveur de cette demi-clarté, l'œil distingue d'abord un catafalque dressé au centre de cet intérieur funèbre. Il a la forme d'une bière, et la charpente se compose d'une boiserie légère, artistement travaillée dans le goût moresque, et dont les reliefs sont enduits d'une couleur rouge-brique. Sur ce fond se détachent avec éclat des arabesques qui encadrent des versets du Coran à la louange de l'être suprême, du prophète et du saint qui réside avec eux dans l'enivrant séjour des houris.

Aux jours de grande cérémonie religieuse, ce catafalque est décoré d'une draperie en velours cramoisi, semée d'arabesques en or.

Aux angles du monument sont arborés quatre drapeaux, rouge, jaune, vert, blanc, dont les hampes sont surmontées d'une boule en cuivre, mi-partie dorée et argentée. Ces étendards inclinent leurs draperies autour d'un lustre en verroterie à mille facettes, suspendu au-dessus du tombeau, et portant des bougies de cire jaune dont la lueur blafarde se reflète sur le cristal du lustre et sur l'or des drapeaux.

Au-dessus du catafalque, on remarque la tombe vénérée de Sidi-Ali, encaissée dans un massif de maçonnerie, et fermée par une longue pierre sur laquelle on lit une inscription arabe.

Si, sans sacrilège, il était possible de lever cette pierre, on trouverait dans un cercueil en planches d'olivier sauvage, au milieu d'ossements épars dans des lambeaux de linceul blanc, des rouleaux de parchemins ou de basane couverts d'une écriture antique dont les caractères, à demi effacés par l'humidité, chantent les louanges du saint, du prophète et de l'Éternel ; des amulettes cousus dans des carrés magiques de maroquin, puis, çà et là, quelques plantes aromatiques et des essences ou parfums enfermés dans des sachets de soie.

Près du cénotaphe principal s'élèvent d'autres tombes : ce sont celles des descendants directs de l'homme saint qui fut le chef de la famille. Des inscriptions gravées sur chacune d'elles rappellent les noms de ces pieux défunts.

Tout l'édifice est, au surplus, d'une grande simplicité. Les parois intérieures de la goubba, blanchies annuellement à la chaux vive, ne portent ni reliefs ni peintures.

Dans les glorieux jours de la prospérité des Embarek, lorsque cette grande famille, loin du tumulte des armes et des intrigues politiques, vivait paisiblement à Koléah, chacun de ses membres venait au moins une fois par jour prier sur ces tombeaux et invoquer leur protection toute puissante. A certaines époques de l'année, le voyageur voyait aussi de longues files de pèlerins s'acheminer lentement dans de rudes sentiers vers la ville sainte, pour y visiter le mausolée que nous venons de décrire, y déposer des offrandes et solliciter en retour, soit l'heureux mariage d'une fille, soit une

récolte abondante, soit enfin la cessation d'une maladie épidémique ou de quelque épizootie. Les montagnards de Tittery, du Sahel, de Dahra , étaient surtout exacts à ces solennités périodiques. Un oukil, gardien spécial de la goubba , en ouvrait les portes aux visiteurs, recevait les dons, distribuait en échange des amulettes touchés par les saintes reliques, et accordait aux pèlerins l'hospitalité de Dieu dans les vastes salles de la zaouïa. Aujourd'hui, tout est bien changé, et les fidèles en gémissent : la zaouïa est un hôpital militaire, l'oukil de la goubba est un étranger, et les visiteurs sont des chrétiens attirés par une profane curiosité. Quant aux mahométans, s'ils n'y paraissent plus guère, ils nous savent gré du moins de n'avoir pas porté atteinte à ce sanctuaire vénéré, le seul peut-être de ce genre qui reste encore intact dans les villes musulmanes où nous avons porté nos armes.

Au moment où nous achevons de tracer ces lignes, nous apprenons que le ministre de la guerre vient d'ordonner l'élargissement de toute la famille de Sidi-Embarek et son renvoi en Algérie, où elle résidera sous la garde et la garantie de Sidi-Ali, notre allié, le cousin du défunt califat. La détention de cette malheureuse famille, gardée en otage, n'avait plus de signification depuis la mort de Sidi-Embarek, et nous ne pouvons que féliciter M. le maréchal duc de Dalmatie d'avoir pris, en faisant cesser l'emprisonnement arbitraire de tous ces pauvres exilés, une de ces trop rares mesures où la politique n'est point inconciliable avec l'humanité, l'équité et le droit des gens.